

# Action

# Poétique <sup>189</sup>

La lampe

d'albâtre

L'obscur

tournant

Zoologique

La fille mince

Les arts possibles

---

Claude Adelen / Hélène Bessette / Jean Clair Bonnel / François Cariès /  
Fabien Claude-Marie / **Hans Faverey**-Kim Andringa-Erik Lindner-  
Eric Suchère / André Gache / Benoit Legemble / Laure Limongi / Paul  
Nagy / Bernard Noël / Nichita Stănescu-Pierre Drogi / Emmanuel Tugny



# Sommaire

<b>Hommage à Maurice Audin</b> _____	3
<i>rappel</i>	
<b>Hélène Bessette</b> _____	5
<i>La lampe d'albâtre</i>	
<b>Bernard Noël</b> _____	9
<i>L'obscur tournant</i>	
<b>Paul Nagy</b> _____	14
<i>Zoologique, I, II, III, IV</i>	
<b>Hans Faverey</b> _____	18
poèmes, traduits du néerlandais et présentés par Erik Lindner et Erik Suchère, avec la collaboration de Kim Andringa	
<b>Claude Adelen, Jean-Clair</b> _____	40
<b>Bonnel, François Cariès, Fabien Claude-Marie, André Gache, Benoit Legemble, Laure Limongi, Emmanuel Tugny</b>	
<b>Documents-et-caetera</b> _____	83
<i>Nichita Stănescu, Les arts poétiques possibles &amp; poèmes, traduits du roumain et présentés par Pierre Drogi</i>	
<b>Actualités//Chroniques</b> _____	93
<i>Libres Associations// Michel Plon Aragon// La chronique de Claude Adelen</i>	
<i>Post-scriptum, Lili Brik, Elsa Triolet// H.D.</i>	
<i>Koa-2-9?// Nadine Agostini</i>	
<i>&lt;a-chronique(8)&gt;// Erik Houser</i>	

*... et compagnie* // **Christophe  
Marchand-Kiss**  
*Voix, etc...* // **Jean-Pierre Bobillot**  
*Un trépied = trois femmes = douze  
bœufs* // **Dominique Buisset**  
*Chronique d'occasion* // **Antonella  
Santacroce**  
*Revue & Revues* // **Yves Boudier**

**Lire** \_\_\_\_\_ 127

Couverture 2 // *Helène Bessette*, par  
un photographe de rue, Sydney, 1949.  
Remerciements à Laure Limongi et  
à la famille Brabant, qui conserve le  
copyright  
Couverture 3 // *Le mot à ne pas oublier :*  
**Wattman, Liliane Giraudon**  
Couverture 4 // *Le Danube noir,*  
*le bortsch de poissons* **H.D.**

« La plaquette, dont nous donnons ici la couverture, a été publiée en 1961. Elle comporte des poèmes d'Andrée Barret, Henri Deluy, André Libérati, Jean Pérol, Gabriel Cousin, Joseph Guglielmi, Henri Merlin, Jean Perret.

Maurice Audin, jeune mathématicien membre du Parti communiste algérien, meurt sous la torture le 21 juin 1957, en pleine guerre d'Algérie. Il y a cinquante ans.»

**HOMMAGE A**

**MAURICE  
AUDIN**

ALLUVIONS

nouvelle série

action  
poétique

**I**

# Action Poétique 190

Décembre 2007

---

Robert Creeley, traductions Stéphane Bouquet /  
Martin Richet, présentations Stéphane Bouquet /  
Joseph Julien Guglielmi

&

Joël Baqué / Pascal Boulanger / Marie Fallais / Hélène Ferrié /  
Bruno Fran / Lionel Richard

Actualités // Chroniques

La recette : *Bisque de crevettes au potiron*, H.D.

---

*La suite du Journal de Joseph Julien Guglielmi est resté en panne par suite de difficultés «informatiques». Il reprendra dans ce numéro de décembre.*

## Hélène Bessette

---

### LE RETOUR DE BESSETTE

Marguerite Duras parlant d'Hélène Bessette et de son non-succès précisait :

*« L'insuccès, à mon avis, n'existe pas. Le succès peut être tardif mais il doit arriver, tôt ou tard. Je ne pense pas que ce soit la critique qui soit responsable, en premier lieu, de ce que j'appelle l'insuccès momentané d'une œuvre. Je crois que l'insuccès d'une œuvre découle de l'œuvre elle-même, enfin, c'est une qualité intrinsèque de l'œuvre. Quand une œuvre est seule à être elle-même, quand une œuvre est insolite, il est normal qu'elle ne frappe que certains initiés, tout d'abord. Un livre ne paraît jamais seul, il est toujours accompagné d'autres livres, il est toujours dans un contexte donné. Il se peut très bien qu'un livre très singulier, très insolite, soit contercarré par d'autres livres... »*

Il aura fallu attendre le début du XXI<sup>e</sup> siècle pour qu'Hélène Bessette née en 1918, Écrivain Marginal Majeur, Activiste du GRP (Gang du Roman Poétique) prenne sa place dans la littérature. Sa réapparition<sup>1</sup> concerne bien la Littérature pour Aujourd'hui, celle qui nous est Nécessaire... Devenus introuvables, les livres enfin ressurgissent. Il y avait une malle Pessoa. Il y a une malle Bessette. *Action Poétique* remercie Julien Doussinault, Eric et Patrick Brabant d'en avoir extrait ce poème inédit daté du 3 novembre 1994...

L.G.

---

<sup>1</sup> cf. Dossier in *La revue littéraire* n° 28 + Le numéro spécial de *IF* n°30 + aux Éditions Léo Scheer dans la collection de Laure Limongi, « Bonheur de la nuit » (avec une remarquable postface de Bernard Noël) et « Materna ».

*La lampe d'albâtre*

La lampe d'albâtre  
Le petit miroir de porphyre  
D'un rayon lunaire et saphir  
Éclairent le visage de cire  
De la mort téméraire  
Mon sourire de plâtre  
Efface  
Dans la glace  
L'image qui se fendille  
Le clair-obscur macabre  
Brille  
Sur tes guenilles  
Et reçoit le palabre  
De ma lèvre pâle  
Agitée



O Deïté  
Qui ne pourra répondre  
À ma supplique  
Bredouillée  
Ni reparaître à la surface  
Des ondes  
Que la brume mouillée  
Étale

Où s'enfonce  
Les restes du fourreau noir,  
Élégant de tulle et de satin  
À fronces,  
Prise de panique  
J'appelle et je crie  
Vers un Dieu implacable.

Accroché aux hasards d'un  
Ciel devenu impalpable  
Et lointain  
Comme une immense nuit succède  
Au matin  
Et se fixe

poème plat

en hommage à Victor Serge  
et à son livre presque homonyme

*LA FIN DE L'HISTOIRE*

nuit lourde et blême  
nuit qui ensevelit la mémoire  
ce qui finit n'a peut-être jamais existé  
une ombre passante à peine  
noire et toute plantée dans le noir

silence sombre où des mains remuent  
où des mains caressent des suaires  
au rythme des cordes pendues  
sous les potences

quelqu'un secoue la neige grise  
on détruira dit-il la lettre finale  
celle qui durcit les mots  
on brûlera toutes les syllabes  
au-dessus de trois

et le souvenir crie un autre  
que deviendra le souvenir  
si la langue est incomplète

il pleut sur la lumière  
pourquoi l'accablement  
pourquoi la camaraderie  
aux mains de la bureaucratie

surtout cessez de mourir pour rien  
dit le fonctionnaire et il ajoute  
j'aurai sans doute encore besoin de nous  
en nous crachant au visage

Il s'est suicidé Elle s'est suicidée  
les hommes préfèrent le revolver  
les femmes préfèrent le véronal  
la courbe des suicides monte  
à mesure que monte celle des exclusions

mieux vaut la mort que le désespoir  
on peut tout jeter sauf le cerveau

il y a parfois de beaux cadavres  
on oublie devant eux que la matière périt  
que l'Idée retombe vite dans le néant  
que l'homme est une bête à jamais

est-ce pour en arriver là que nous avons  
fait tout ce que nous avons fait  
le présent est sourd l'avenir aussi  
un calme anémique bouche toute la vue

on arrête l'Action au nom de l'Action  
la fièvre peu à peu s'est résignée  
la classe ouvrière est devenue théorique  
prisons procès comme ultime pensée

restent quelques regards amers  
regards de revenants effrayés de survivre  
ils se brûlent bientôt la cervelle  
pour être sûrs d'oublier

## LE POÈTE

pendu avec la courroie de sa valise  
pendu à la conduite du chauffage  
dans sa chambre d'hôtel

une fleur qui ne naît qu'une fois  
a-t-il écrit  
puis devient le fumier de l'époque

boucles blondes et lèvres fraîches  
beaucoup d'enfance dans les traits  
sa voix faisait de tout poème  
mélopée complainte incantation

il avait conquis le droit au pain  
en même temps que le droit au lyrisme

*adieu, mon ami, sans geste, sans mot,  
ne sois ni triste ni chagrin ;  
en cette vie mourir n'est pas nouveau  
mais vivre n'est guère plus nouveau*

les cimetières font partie de tous les régimes  
comme les commissariats et les ministères

## DU RÔLE DE L'INDIVIDU DANS L'HISTOIRE

la Révolution avec Lui se faisait toute seule  
portée en avant par les sans-noms  
Il leur donnait une conscience des buts  
un appareil de volonté une énergie

quelqu'un d'unique les mains ouvertes  
maniant l'évidence historique  
un bon sourire d'homme sain

sûr des hommes sûr de lui-même  
sarcastique et débonnaire

Lui mort la conscience baisse d'un degré  
comment mesurer la valeur du degré  
perdu celui peut-être qui fait  
de l'ébauche une œuvre parfaite

tournant obscur

on se cramponne à une ombre  
on lui demeure fidèle quand même  
quelle autre chose au monde  
vaudrait de renoncer à soi-même

### *LA MALADIE MORALE*

mitraille assassinats tortures  
voix basses et cause perdue  
on refuse d'abord de croire  
que l'ennemi a pris notre visage

la vérité est maintenant unique  
sa preuve est la terreur  
ses propres victimes l'applaudissent

il suffit de quelques décrets  
pour changer la nature des choses  
et le sens du vocabulaire  
une petite manipulation et vous voilà  
un autre habillé de vous-même

mensonges ressentiments soupçons  
il ne reste du vieil élan  
qu'un peu de sang sur les pavés

pas de pire poison que le pouvoir  
écrit Gorky et Lukacs précise  
on peut commettre quelques cochonneries  
quand on fait de grandes choses  
mais on ne peut faire de grandes choses  
à partir de quelques cochonneries

une ombre déjà glisse vers la suivante

### *LES MORTS SONT LES PLUS VIVANTS*

l'indignation est un mouvement ingénu  
le pouvoir dresse contre elle la vieille  
brute humaine toujours prête à l'éveil

la fameuse probité révolutionnaire  
un vieux scrupule démodé

on a posé le corps sur une table  
le corps statufié par la mort

ses paupières sont bleues  
ses lèvres assombries

dans le petit trou de la tempe  
bordé d'une poussière noire  
on a mis un tampon d'ouate

[1]

*racompter l'histoie des animots*  
*dômestics supérieurs* ○ (a volo d'ucello)  
*ceux de l'aire (albâtre muette moiseau)*  
*ci un bécasseau s'écroule* ○ là une grue ○ cendrillon  
*une trompette* ○ un groéland ○ un cocu  
*racompter nos bêtises cambrées*  
*puisque les maux sont tout-pu(iss)ants trop dispersils*  
*oizoo à bec* ○ à pattes  
*beaucou d'hirondailles* ○ de torturelles ○ de corbereaux  
*rouge gorge* ○ bleue ○ troglodyte et guépies  
*oiezoo exotics*  
*katmandou* ○ cacasoar ○ serpentair ○ spatulle  
*flamman* ○ queue de pan ○ iris rouge  
*loriquette et toucan* ○ ainsi que des paradisiques  
*(bleux blanc rouge)*  
*sortes de colibri (topaze)* ○ hélïanthe ○ œthopigeon  
*épïmarque* ○ sifilet pétasophorique  
*sapho commet un crime* ○ (à l'aise majesté)  
*(de bonapartir)*



[III]

n'oublions pas les papillottes Δ pierrides des choux Δ zeuzères  
le zinzin des champs Δ le zizi nocturne Δ Δ  
le parnassius discobolis insignitus (de Turkestan)  
les leptocircus megesennuis (Célèbres) Δ  
ornithétéra priamus-poseidon (non de Grèce mais de la N.-Guinée)  
Δ le crésus de la Guyane française Δ  
le thaïs Δ polyxénia Δ de Hongrie Δ  
le heliconius melpomene – aglaope (Pérou) Δ le même (Honduras)  
Hondure : beaucoup papillottes Hondurras signe richesse  
beaucoup d'oies + beaucoup de papillottes = richesse Δ  
beaucoup d'oies = beaucoup canaris enchaînés  
(mondo cane) (canaris sauvages)  
ainsi finis papilionis Δ (sinon zen) Δ (le papill-otage du style)

[III]

■ racompter l'histoire des plantes en vé ■  
(comme végétation – du latin végéter)  
vagingembre ■ (et autres espèces de cons)  
violettes ■ (petits viols) ■ (violâtric)  
virulence des violes de gambe ■  
■ gambader ■ (se dit d'une vipère) ■  
(ça va gambader)  
rêve de serpent (ou navet galant)  
(celui qui servait au moyen âge à fabriquer  
de fausses mandragores)  
moi je préfère (de loin) la vigne vierge ■ de la  
famille des ampélidacées ■ la vigne immobilière  
celle des saigneurs ■ celle qui pousse partout  
surtout sur tous les terrains un peu vagues  
et qui produit une excellente vinasse (vinasse  
par excellence) ■ résistant aux personnes spo-  
radiques ■ qui attaquent par pèroraison ■  
(d'ailleurs funèbre) ainsi qu'à mille dieux ■  
floraison : mi-figue ■ mi-raison ■ (signe :  
liane) ■ le raisin est mûre quand il est assez  
médité et pique la queue ■ (par anal. : se  
décharge d'une certaine responsabilité buc-  
cale ■ faire la mariolle ■ faire l'amour pater-  
nel ■ viol en celle ■ virer de bord ■ revenir  
à la gaine ■ étui de mon poignard ■ fleur  
(lat. flos floris) : organe reproducteur des vé  
■ ghettos (le Tod le plus élevé) (muerte) ■

[IV]

gardon le silence pour rencontrer les poissons frais  
ceux des eaucéans ● lotte de classe ● (pesant son poids – chiche !)  
hisser les hippocampes ● hausser le thon ●  
ablette de table (lieu jaune) lieu commun (anguille et silure)  
compter les poissons ● en-chois ● brochet une livre loche (ou limace)  
requins ● raies ● torpilles ● poisses de tous les jours  
saumons les barbues et suivons les truites dans les rouillettes  
pêche tendue aux poissons volants ● poissons plats ● (môles dures)  
péchés au clair de lune (comme qui dirait : mère morte)  
les mollusques sont hermaphrodites et comestibles – carpe diem –  
vive (la pêche)  
beaucoup de boissons : beaucoup de bonheur calmar : mer mouillée  
● lot humide ● ci diphtongues de la langue – seiches ●

## Hans Faverey

---

Éric Suchère

*Hans Faverey : petit récit anecdotique d'une découverte*

---

La première fois que j'ai entendu parler de Hans Faverey, c'était à l'occasion d'une présentation de la revue *Quaderno* à la librairie Le Divan, c'était au printemps 1999 et Christophe Tarkos venait de lire « Man & Dolphin / Homme & Dauphin » dans la traduction de Sandrine Lindner, traduction qui venait d'être publiée dans le numéro 3 de cette revue. J'avais été impressionné par le texte, par son idiotie apparente, par l'économie, par ce qui me semblait être un mixage de minimalisme agrammatical et de ritournelles enfantines dans un poème sériel. Idiotie, minimalisme, ritournelle, poème sériel... les mots magiques sont lâchés. Cela ressemblait à ce qui se faisait à l'époque – et se fait toujours, je crois –, quelque chose de contemporain, qui me semblait écrit par un contemporain – un très contemporain – et puis il y avait la lecture de Christophe Tarkos, lecture magnifique, lente, d'une voix sourde, découpant chaque élément du texte, le rendant encore plus idiot. Cela aurait pu être signé par un jeune poète et paraître dans *Java* comme dans *Tija*. Cela aurait pu être signé par Christophe lui-même – d'ailleurs, il disait connaître ce poème par cœur. Cela me paraissait tellement proche de nous que je ne me suis pas soucié de savoir qui était l'auteur, ni même de lire d'autres textes de Hans Faverey – circonstance atténuante, *Quaderno* était rempli d'autres textes tout aussi passionnants, il y avait de quoi être submergé : Pierre Alferi, Philippe Beck, Jérôme Game, Peter Gizzi, Cécile Mainardi, Rod Mengham, Anne Parian, Jeremy H. Prynne, Christophe Tarkos... je ne les citerai pas tous. Ce que je veux dire, c'est que cela paraissait cohérent dans la situation. Bref, je suis passé à côté mais j'avais toujours en tête ce poème.

Quand j'ai rencontré Erik Lindner quelques temps plus tard, je n'ai pas plus percuté – ni sur le nom de la traductrice, ni sur le fait qu'il aurait pu m'en dire plus sur son compatriote. Un jour, il m'offrit un livre de Faverey traduit en français : *Contre l'oubli* dans une traduction de Joke J. Hermsen et Henk van der

Waal. Enfin, j'avais un livre de Faverey ! J'aurai pu le découvrir plus tôt puisqu'il avait été publié en 1991 mais je ne savais même pas que ce livre existait. Il faut dire que l'éditeur était discret : qui connaît les éditions Joany ? Je le lus et déchantais. Cela ne ressemblait en rien à ce que j'avais lu dans Quaderno. Il s'agissait de poèmes assez classiques dans leur facture, ni bons, ni mauvais. « Man & Dophin » m'avait tellement sidéré que je ne pouvais croire que l'auteur de cet objet littéraire non identifié était le même que celui de ce livre. Rien ne semblait relier ces poèmes à celui que je connaissais. J'avais trois hypothèses, « Man & Dolphin » était un éclat isolé ou « Man & Dolphin » était son dernier poème ou la traduction était mauvaise. Dépité, je cessais de m'intéresser à cet auteur.

En 2005, je résidais deux mois à Vlissingen, au sud-ouest des Pays-Bas. J'ai été frappé par la popularité de Faverey. Même dans cette ville ouvrière envahie, l'été, de touristes allemands, il y avait, dans la librairie qui n'était pas vraiment spécialisée en poésie, les œuvres complètes de Lucebert et de Faverey – de plus en poche. Essayons d'imaginer la même chose en France !

À Amsterdam pour quelques jours, je profitais de la bibliothèque d'Erik Lindner. Je pris machinalement les œuvres complètes de Faverey. Je suppose que je voulais juste voir quand était paru « Man & Dolphin », voir à quoi cela pouvait ressembler dans sa version originale. Ce fut une révélation. Quaderno ne m'avait pas trompé. L'anthologie parue chez Joany était simplement orientée vers un autre public.

Ce qui me frappa le plus était que le recueil d'où était extrait « Man & Dolphin » était daté de 1972 (*Gedichten* 2) ! J'avais totalement oublié et, pourtant, la référence avait été donnée dans Quaderno. Je pense que je n'ai pas voulu voir, à l'époque, que ce poème avait déjà presque 30 ans. Quant au recueil précédent (*Gedichten*), il possède déjà toutes les qualités de « Man & Dolphin » et date, lui, de 1968. Bref, un poète néerlandais, ayant écrit il y a presque 40 ans une poésie qui ressemble furieusement à la poésie contemporaine française – qui en a certains aspects. D'ailleurs Beck et Tarkos l'avait publié comme une sorte de « présent » pour Olivier Cadiot parce qu'ils pensaient que Cadiot dans les années 90 faisait quelque chose de semblable à Faverey dans les années 70.

J'étais ravi. Beaucoup d'auteurs de ma génération pensent qu'il n'y a que les poésies américaines et françaises qui soient intéressantes, pensent que tous les autres pays ont une poésie ringarde, pensent que l'avant-garde n'est passée que par le transatlantique... au moins cela devrait nous amener relativiser tout cela.

Voilà un poète – et il n’est pas le seul aux Pays-Bas – qui a défini une voie de la modernité et procédé, pour reprendre la phrase de Baudelaire que Philippe Beck avait mis au fronton de Quaderno, à la « ...description de la vie moderne, ou plutôt d’une vie moderne et plus abstraite... ».

1. Hans Faverey est né en 1933 à Paramaribo, capitale du Surinam, colonie des Pays-Bas jusqu’en 1975, date de l’indépendance. Il revient aux Pays-Bas en 1939. Sa famille s’installe à Amsterdam.
2. Commence à écrire de la poésie au Lycée. Découvre la poésie de Paul van Ostaïjen<sup>1</sup> grâce à son professeur F. Lulofs.
3. Entre 1953 et 1957, Hans Faverey, trouvant sa poésie inintéressante, n’écrit pas. Il préfère la musique.
4. Mariage en 1959 avec la poète croate Lela Zekovic. Selon Maria van Daalen qui a connu le couple, Faverey a toujours considéré qu’elle était meilleure poète que lui-même.
5. Études en psychologie. À partir de 1965 il travaille comme psychologue clinique à l’Université de Leiden.
6. Le critique Rein Bloem découvre la poésie de Hans Faverey et le recommande à l’éditeur De Bezige Bij. C’est le même critique qui découvre plus tard F. van Dixhoorn<sup>2</sup> et écrit la postface pour le premier livre de celui-ci : *Jaagpad* (*Chemin de Halage*, 1993).
7. Le premier livre de Faverey, intitulé simplement *Gedichten* (*Poèmes*), paraît en 1968 et gagne le prix de poésie de la ville d’Amsterdam. Malgré cela Faverey n’est pas compris et est attaqué par la plupart des critiques.
8. En 1977, son troisième recueil, *Chrysanten, roeiers* (*Chrysanthèmes, rameurs*), reçoit un meilleur accueil critique. Il reçoit le prix Jan Campert de la ville de La Haye.

9. Il se lie d'amitié avec Gerrit Kouwenaar<sup>3</sup>, poète des 'Vijftigers' (ceux des années 50), le célèbre mouvement des années 50.

10. Faverey n'écrit ni prose, ni théâtre, ni critique, ni essais. Il ne fait pas de traductions. Il ne se préoccupe que de son propre travail.

11. Faverey joue du clavecin plusieurs heures par jour.

12. Il n'existe que de très rares entretiens avec lui. Dans l'un d'eux – un documentaire du cinéaste Kees Hin avec Willem van Toorn -, Faverey refuse de répondre sérieusement aux questions. À un moment, Van Toorn est contre le mur de la pièce, Faverey s'approche, plante son coude contre le mur juste à côté de lui et répond à sa question avec brutalité.

13. Martin Reints<sup>4</sup> a retranscrit, pour son recueil d'essais *Nacht en dagwerk* (*Travail de jour et de nuit*), une partie de ce documentaire. Dans celui-ci, Faverey dit : « Quand j'écris par exemple *un homme marche sur une montagne* et que je l'écris à la machine à écrire, je ne le vois pas. Je fais un poème, bien sûr, pas une peinture ».

14. Selon Rein Bloem, l'anthologie *100 modern poems* de Selden Rodmans (Montor Book, 1951) était très importante pour la génération de Faverey. Bloem pense que « How Many Acts Are There In » de Gertrude Stein et « The Pleasure of Merely Circulating » de Wallace Stevens ont fait une impression forte sur Faverey, par leurs répétitions et variations inattendues.

15. Malgré son admiration pour Wallace Stevens, Gertrude Stein, Paul Van Ostaïjen, Henri Michaux, T.S. Eliot et pour les poètes néerlandais tels que Gerrit Kouwenaar ou Martinus Nijhoff, Faverey a dit, dans un entretien avec Jan Brokken, que c'était la poésie classique Chinoise – qu'il lisait dans une traduction anglaise – qui l'influçait le plus.

16. Reints, dans le même livre, cite une phrase de Wallace Stevens : « all ideas come from the natural world : trees = umbrellas »<sup>5</sup>. Dans la série *Drempels*, Faverey écrit : « Dans un champ se tient un arbre / qui est un chêne, laissé là / pour donner de l'ombre à ce qui est disponible. / Herbes, animaux. L'homme qui jamais / ne se dissout, s'expulse lui-même ».

17. Hans Faverey avait une voix très douce. Il a donné plusieurs lectures au festival Poetry International de Rotterdam. Sa manière de lire, presque trop douce pour une lecture publique, a amené beaucoup de lecteurs à sa poésie.

18. Kouwenaar, quand il est venu lire à Paris en 2001, m'a raconté que Faverey, à cause de son faciès, était traité de manière péjorative par beaucoup de gens à Amsterdam, que beaucoup lui parlaient en petit-nègre. Ils étaient interloqués quand Faverey leur répondait dans un langage très châtié.

19. Reints me parle souvent de la manière dont Faverey se promenait à Amsterdam : gracieux, lent.

20. Hans Faverey s'est intéressé aux encres d'Herculus Seeghers, une passion qu'il partageait avec André du Bouchet. Ensemble, ils ont fouillé dans plusieurs archives pour retrouver des encres de cet artiste.

21. Hans Faverey a publié neuf recueils, édités très sobrement : un total de 600 pages de poésie.

22. Son premier livre a été publié dans un format hors norme : 24,5 x 24,5 cm. Les poèmes étaient imprimés deux par deux, l'un à côté de l'autre sur une même page. Selon Kouwenaar, Faverey, n'était pas du tout content de cette publication. Dans un manuel scolaire des années 70, ce format est appelé « nouveau style poétique contemporain ».

23. En octobre 1989, Faverey apprend qu'il est atteint d'une maladie incurable. Fin juin 1990, il reçoit le prix Constantin Huygens. Le 6 juillet 1990 son dernier recueil *Het ontbrokene* (« Le faire défaut ») paraît. Deux jours plus tard, Faverey meurt.

24. Peu avant sa mort, deux Néerlandais, étudiants à la Sorbonne, Joke Hermsen et Henk van der Waal, l'ont contacté pour traduire ses œuvres en français. Faverey a donné quelques réponses et explications mais, quand son cancer a rendu cela impossible, il a demandé, alors qu'il était à l'hôpital, à André du Bouchet de lui lire et de commenter les traductions.

25. Après le mort de Faverey, dispute entre André du Bouchet et Hermsen & Van der Waal. Du Bouchet trouve le travail des deux traducteurs trop littéral, pas assez poétique. Les deux Néerlandais trouvent que les 5 pièces que Du Bouchet a traduites ressemblent trop à Du Bouchet et qu'ils n'y reconnaissent pas Faverey.

26. Après sa mort en 1990 puis l'édition de ses œuvres complètes en 1993 et la parution de celles-ci en poche en 2000, la popularité de Faverey en dehors du monde spécialisé est devenue remarquable. Encore considéré comme un poète difficile, classique ou hermétique, son humour parle au gens.



27. Pour le site web de De Bezige Bij, sa maison d'édition, le rédacteur du site web a écrit que Faverey était très conscient de l'effet spécifique de sa langue sur l'imagination du lecteur.

28. Autodidacte, je n'avais lu ni Faverey ni Kouwenaar avant la publication de mon premier livre en 1996.

29. En 1998, Kiki Coumans, de la Radio néerlandaise internationale, m'a donné une cassette comprenant toutes les lectures que Faverey avait faites à Poetry International. J'ai mis cette cassette dans un baladeur et un casque sur la tête de Sandrine Dumont – qui s'est appelée seulement un court instant Lindner – et c'est ainsi qu'elle a traduit « Man & Dolphin ».

30. Quand j'ai foutu le camp à Paris, un poète néerlandais de ma génération a écrit contre Faverey et ses « amuse-gueules minimalistes », demandant le retour à une poésie « boulimique » comparable à celle de Lucebert dans les années cinquante. Comme à ses débuts en 1968, la tendance générale de la critique dans les revues est plutôt anti-Faverey.

31. Sa veuve Lela Zekovic a publié en 2000 *Springvossen (Renards sauteurs)*, comprenant l'œuvre posthume de Faverey. *Springvossen* casse la globalité donnée par son œuvre intégrale, toute ordonnée en séries, en la fragmentant et en la faisant apparaître comme inachevée.

32. La poésie de Hans Faverey reste controversée dans le bon sens du terme. Sa grammaire pousse le poème vers le bord du possible et sa langue est considérée comme une langue spécifique.

Adapté du néerlandais par Éric Suchère.

---

1 Voir Paul van Ostaijen, *Nomenclature. Poèmes 1916-1928*, traduit par Henri Deluy, Farrago 2001, et *Dada pour cochons*, traduit par Jan Mysjkin et Pierre Gallissaires, Textuel 2003.

2 Voir « Jo la chataigne », traduit par Kim Andringa in *Le verre est un liquide lent*, éditions Farrago 2003 et « Grande épite », traduit par Kim Andringa, in *If* n° 22.

3 Voir, *Action Poétique* n°20, 1963 et n°91, 1983, Gerrit Kouwenaar, *Une odeur des plumes brûlées*, traduit par Jan H. Mysjkin et Pierre Gallissaires, Comp'Act 2003.

4 Voir *Action Poétique* n° 171, traductions de Kim Andringa, Erik Lindner et Éric Suchère, et *Le verre est un liquide lent*, traductions de Sandrine Dumont, éditions Farrago 2003.

5 Toutes les idées viennent de la nature : arbres = parasols.

*Suite pour la fille mince I*

Extrait de *Poésies 2* (1972)

Ne doit-on pas partir d'ici ?

Tout va être surexposé.  
Ici s'appelle ici tout autre  
et ne sent vraiment presque rien.

Ou doit-on rester ici.

Dois-tu vouloir rester ici.

\*

Distance. Que fait distance ;

Comment fonctionne distance. Peut-elle  
aussi dévider un homme  
et ensuite le remonter ?

Et s'agit-il de ce principe,  
quand il s'agit d'un principe.

\*

De quelle direction vient-il ?

De la même direction. Les autres  
données sont-elles aussi exactes ?  
Autant qu'on puisse le vérifier.

Que penses-tu faire maintenant ?

Que tu vas faire maintenant.

\*

La fin ? Non. Presque

la fin ? Non. Qu'est-ce  
qu'il y a encore dans tout  
ce non : – du sel aussi ?

Tu m'entends : du sel aussi ?

Oui. Du sel aussi ? Du sel.

\*

Ou doit-on rester ici ;

dois-je vouloir rester ici.  
Quand la lèvre supérieure est retroussée,  
les dents prennent froid.

Quand les deux lèvres disparaissent,

tu as les dents encore plus froides.

\*

L'matin 3, l'soir 4 ;

d'accord ?). Former l'adieu  
à une suite de formes ; qu'est-ce qui exactement  
s'enlise en toi, tu ne sais pas.

Crâne rond, orteils anguleux.

Ton soleil ne brille plus assez longtemps.

\*

Vieille pluie ; nouvelle pluie.

Prendre la balle au bond <sup>1</sup>  
or miss it. Fourrure, de l'aisselle  
d'un renard ; voler une horloge,

et te boucher les oreilles.

Jeter l'œuf contre la pierre.

\*

(Tu m'entends encore ?).

Répète lentement après moi : tu  
m'entends encore ? Les mots, roulés  
dans de telles poudres : deviennent-ils

déjà du verre ? Quelle distance.

Répète-moi lentement : tu m-

---

<sup>1</sup> En français dans le texte

*Jusqu'à / Halte*

Extrait de *Poésies 2* (1972)

Jusqu'à. Halte.

Ainsi commence-t-il : « jusqu'à ».

Ceci est c.-à-d. son début.

Alors 2 sonne comme : « halte ».

Et en faisant des mouvements pour s'immobiliser  
Il s'arrête effectivement.

\*

Lentement ; il faut.

Ce qui le premier s'immobilise,  
se tient ici, peut aussi s'approcher

le premier. Vois la tortue  
qui demeure dans le cactus :  
elle pourrait tout autant inventer un été

entre chacune de ses hibernations.

\*

Dans le creux ; le long du ressort,

le filetage. Domination  
d'un modèle de ralentissement ;  
le mouvement bien en mains ;

le mouvement mis à nu,  
défibré et réfuté.

Le désignalé déchiffré.

\*

Puis là :

une côte de l'animal marin.

Et les autres signaux ?

Fffft ! autres signaux.

Veux-tu quelqu-

Que devait maintenant commencer à se taire.

Qui doit maintenant commencer à se taire.

\*

Le fruit exneigé,

où à présent vient de se lever :

le brouillard : prédit, mais pas

vraiment attendu. Quelqu'un qui

se trouve là, n'a qu'à

ceindre son soc de charrue,

en sachant qu'il ne peut rien (faire)

contre humidité-murale et pression du verre.

\*

'Jour soleil, 'jour lune : rétrograde

et disparaît. Contrôle moyennant

des impulsions du champ d'oubli.

Sans aucune soie ou craie cette fois.

(Vois autrefois). « Séjour sans  
saison dans un environnement calme »,  
au milieu du signal unique

qu'une aiguille blanche émet.

\*

Durant l'exploration

de l'horizon E. et O.  
fit presque un tour de 360°.

Et qu'est-ce que cela amène du réflecteur ?

De la neige. Et que demande la fille de la  
fable ? « n'y avait-il pas jadis  
des mélèzes ici » ; chevauchant  
son mince tigre fleuri

se précipite dans un autre poème.

*Drôlement lumineux il devient*

Extrait de *Poésies 2* (1972)

Drôlement lumineux il devient

dans tes rêvasseries. Les travaux de clôture,

joliment ondulés ; les yeux ronds,  
comme ceux d'une chouette.

(Mais bon). Dans la cave  
il fait sombre : les pigeons-  
de-cave que tu vois à peine.

\*

Durée, durer ; inhalé

et pompé plus : dans les reliefs-  
éponges. Unclair, lentement  
défait. L'après-midi ; son

homme ; les fusions. Un bourdonnement,  
un doux crépitement, quand  
le point de départ s'ouvre ;

le point de fuite est ouvert.

\*

Imagine que quelqu'un,

qui est la famille de trous  
dans un tamis, regarde  
quelque chose, ex. le trou



au centre d'une  
roue. Et que cette roue

tourne : comme si elle ne tournait  
pas. Et le quelqu'un est  
là : comme s'il n'était pas

là. (Imagine —.

\*

Maintenant que c'est cela,

et que je l'appelle lumière du jour  
et que ce n'est pas une maison ;  
que je me glisse dans une phrase,  
et une telle phrase en moi —

Que quelqu'un a touché un  
glécome, mais n'a pas cueilli  
celui-ci —

*Man & Dolphin – Homme & dauphin*

Extrait de *Poésies 2* (1972)

Ball ; say : ball.

(Balle ; dis : balle).

Tu dois dire « balle ».

Dauphin, dis juste balle.

B-a-l-l-e : balle. Hé,

dauphin, dis juste une fois « balle ».

\*

Tu dois dire « balle »,

dauphin. Hé, dauphin :

« balle ». Dis juste une fois :

balle. (Ball ; say : ball).

Balle : dis : balle.

Dis juste balle. B-a-l-l-e.

\*

Dis juste une fois. (Say).

B-a-l-l-e. Balle. Hé :

tu dois dire balle.

Ball ; balle. Dauphin,

dis balle : « balle ». Dis juste

balle. (Ball). Dauphin : « balle ».

\*

Dis juste une fois « balle », dauphin.

Hé dauphin : dis une fois

balle. Balle : b-a-l-l-e.

« Balle » ; dis une fois : balle.

Tu dois dire « balle ».

(Ball ; say : ball).

\*

Ball ; balle. Tu dois.

Dis une fois ; dire.

« Balle ». (Say). Dis :

(balle). B-a-l-l-e. Dis

juste une fois. Hé, dauphin.

Balle, dauphin. Balle. « Balle ». (Balle).

*La farce des deux sourds dépouillée de sa chute, et changée*  
Extrait de *Chrysanthèmes, rameurs* (1977)

Entends.

Tu n'entends rien ?

Écoute bien.

J'entends rien.

Entends !

J'entends toujours rien.

Non, moi non plus j'entends rien.

\*

Non. J'ai pensé un instant :

on dirait un dingue.

Mais il serait sourd aussi.

Non, un dingue

c'est donc pas possible.

\*

À quel point un dingue est-il vraiment sourd.

Qu'est-ce que tu dis ?

À quel point est-il sourd le dingue.

Quoi ?

Tu as dit quoi.

\*

Quoi ?

Hé ?

Chhhtt ! maintenant j'entends réellement quelque chose.

Oui, moi aussi.

\*

Une espèce de machine ?

Écoute bien.

Qu'est-ce que tu dis ?

Entends !

Une espèce d'animal.

J'entends toujours rien.

Une machine ?

*Expulsion*

Extrait de *Éclairage* (1981)

«Tu fais de moi quelque chose que je ne suis pas.»

Puis elle a dû se baisser

pour ramasser quelque chose ; j'ai vu  
quelques vertèbres,  
ai touché très vite

sa colonne vertébrale.

Elle a frissonné ; s'est retournée,  
s'est relevée ;  
a salué en riant

et est partie.

\*

S'être couché sur son flanc gauche ;

devoir me coucher sur mon flanc droit.

Ne pas pouvoir oublier le  
visage : rappelé avec de plus en plus

de peine, de nouveau

vu. Les yeux dedans ;  
les mâchoires,  
le nez, sa bouche

que je n'ai jamais connue.

\*

Que tu n'as jamais existé.

Tout d'un coup je me laisse tomber ;  
et je cache mon visage.

L'hiver est mort depuis longtemps.

Les martinets sont de retour.

T'ai-je toujours aimée ;  
ou n'a-t-elle jamais existé.  
Les souvenirs  
ne sont pas des souvenirs.

Le souvenir est perception.

\*

Où maintenant elle se trouve, maintenant,

je ne sais pas. Tout comme elle

pense à moi, par hasard, je ne pense  
peut-être pas  
à elle. Ainsi il y a, justement

quand il n'y a rien, toujours

quelque chose. En niant  
le mouvement  
je n'y arrive même

pas ici, pas maintenant.

\*

Dès qu'il se regarde

il n'est jamais un autre.  
Il est indivisible,  
incomptable.

Viens te mettre encore sur mes chaussures :  
que je voie ton visage.

C'est à la mi-journée ;  
Il a plu ;  
tes yeux étincellent vers quelque chose ;

une fourmi recherche quelque chose.

\*

Devenu clair dans ma tête ;  
je pense que je suis dans ma tête ;

les autres îles  
que je peux voir de nouveau. De même la mer  
semble s'être calmée.

Ainsi je me répète à moi-même :

désespoir contrôlé pour rien.

Le myrte fleurit de nouveau.  
Avec un brin frais de laurier  
Je tiens la plupart des mouches  
encore à distance.

\*



Elle se penche

pour attraper quelque chose :  
parce qu'elle a laissé tomber une chose.

Pour la voir se pencher ainsi

je l'ai laissée tomber quelque chose.  
Avant qu'elle ne quitte la pièce  
et ne me referme derrière elle,

je la laisse faire encore une fois.

Et ainsi c'est parfait : pas plus.  
Finalement : est partie.

Bon vent

---

*Traduit du néerlandais par Éric Suchère avec l'aide d'Erik Lindner et de Kim Andringa.*

## Poèmes

---

Claude Adelen

*Le coquillage d'Hardelot*

---

...et des passions éteintes...  
le rougeoiement,  
une reine de la nuit blanche et noire  
en chacun de nous  
à reculons  
s'est enfuie *En ma fin*

*Est mon commencement*, tout cela  
qui reste dans les vers. Ce qui reste :  
les fleurs des sables le temps qui roule

Entre deux vagues ses épaves  
ses bijoux amers,  
les bras les jambes les genoux le ventre

D'une femme et ce roulement  
de tambour dans la nuit,  
l'amour,  
un chant de l'amour  
battant comme un chant du néant.

*« et par mon corps épars le parme  
palpitant de ses violettes de sperme »*  
Le sable les arbres la mer,

mots de personne,  
comme ce mot : amour  
qui reste  
au cœur de tout cœur,

Rien

Que le vent qui parle ?  
au fond du silence amoureux repos redonne  
moi douceur à dormir  
parmi les ombres vertes.

A plat ventre couché,  
sans deuil sans désir  
contre le temps,  
l'oreille de la mer, plus près  
de cette langue, sous la voix, cette grève

Que des oiseaux aux yeux violets  
traversent,  
en criant  
dans la neige  
soulevée  
des vagues

La  
mère  
parole.

La gueule  
de la  
terre,  
ou la fleur rose,

la flamme terne  
du lilas  
des marais.

*« L'homme et la mer à la fin quand ils se couchent  
Simplement cette fois histoire de mourir... »*

Voyant  
par les  
oreilles,

Entendant  
gémir  
le reflux  
obscur.

Où es-tu ?  
nacre noire  
dans le refus

Des marées  
dans l'amère  
parole

Ou dans l'espace vide,  
ciseaux ciseaux cris écriture  
lacérée  
Par l'aile  
sauvage  
des oiseaux

*« Je ne sais si c'est toujours l'écume alors qu'ils ont à la bouche  
Ou si c'est un sourire cet ourlet blanc qui borde à jamais pour eux  
la fatigue d'avoir été... »*

Il avait écrit,  
comme tout le monde,  
son poème  
d'amour

Et les autres vocables  
tout bas  
alentour,  
qui rôdent, les rimes  
honteuses  
qui se cachent. Le cœur

Qui bat, le corps : encore  
et toujours (mais qui parle ici  
de refaire sa vie ?),

« Larmes délabrement l'amour »

Arrangez-vous  
pour dire ça tout haut.  
l'étoile noire, la plainte le murmure  
du désir :

*« Ce cœur échoué qui bat encore ou si c'est une coquille  
Dont la forme est par pur hasard celle de ce grand vide en moi »*

Il avait écrit,  
comme un autre,  
son poème d'amour...

Sur les étagères  
elles s'entassent,  
se fanent, tombent,  
puent, nos étranges fleurs : nos poèmes  
d'amour,

Et célèbres noms des amantes, il y en a  
pour mille ans et plus  
de poèmes  
d'amour. Le ventre  
n'en n'a jamais assez

Ce que  
l'histoire de la poésie  
en fait,

Ce qu'une vie en fait,  
à vingt ans la flamme,  
et le corps ses musiques

Vieilles sirènes qui s'écroulent,  
aphones,  
entre deux vagues.

*« Écoute écoute encore elle ne s'est jamais éteinte  
la plainte du sombre coquillage... »*

*(Quant à l'amour...  
un visage traversera peut-être*

*les années par le même  
chemin d'insomnie,  
invisible  
comme un oiseau de*

*Passage, dans la plume  
oublieuse. Aucune trace  
sur le ciel : « Passe, oiseau passe  
et enseigne-moi à passer »  
à reprendre*

*L'envol vers l'inexistence  
avec le paysage  
des vingt ans des trente et quarante,  
le sentier aux genêts  
et la nuit à l'odeur de lilas. À ne*

*Garder dans la tête qu'une couleur,  
ce qu'on appelle poésie,  
dans la bouche un boniment d'oiseleur,  
quand la cage du poème est vide.)*

Pouvons-nous dire encore que nous sommes fidèles ?

*Bataille en les sables du pays de Sumer en la campagne  
d'Iraq bien sanglante et bien perdue*

A grand matin, aussitôt que dans son berceau de brume apparaît l'Aurore  
aux doigts de rose ils avaient tressé la queue de leurs poneys. Les voilà à hue,  
à dia sur les bécanes en maillots et cuissards rutilants de croisades, vraiment  
superbes en vérité, car pour lors, c'était un bon jour pour mourir. A ces  
matins, savaient bien comment aller aux batailles ; Un

Toi qui viendras plus tard lis pour toi cette stèle

Deux

à la lune où les veaux poussent leurs poils, il y eut un grand concile avec les  
Wasichou sur la Smoky Earth ; Un

les Oumman-Manda surgirent et chevauchèrent le pays

C'est au sein des montagnes qu'ils grandirent, devinrent adultes, atteignirent  
leur taille dans le corps de U.S Marines avec les livres de pornographie, avec  
les Apache et les Abrams en les ciels et sables du pays de Sumer en la campagne  
d'Iraq bien sanglante et bien perdue. Avec les lances à l'uranium apauvri,  
chevauchaient le pays à fond sur les bécanes vraiment très bien graissées,  
préparées par les mécanos les meilleurs du temps : Rednecks de South  
Carolina, Oakies élevés au grain de la plante de maïs, Cowboys from Hell sous  
Xanax, tous bons et gras chrétiens, en vérité les meilleurs hommes du temps.  
Avec les Shock an Awe, les Tempête du désert, les Irradiés de 91 les fantômes,  
ceux d'Iraqi Freedom, les Drakkar et les Daguet, à coups de grandes claques  
dans le dos et distribution de « Super boulot, mec »

(le nobody en flammes qui sortait du camion en hurlant, on aurait dit Michael  
Jackson dans la pub Pepsi !)

\*

Ayant saccagé les mers, ils atteignirent le Goutioum. Ayant saccagé le  
Goutioum, ils atteignirent l'Elam. Ayant saccagé l'Elam, ils atteignirent le  
versant du monde. Sur le côté est, parmi les bois, la Greasy Grass coulait à



flots tumultueux, pleine de la fonte des neiges des montagnes du Taurus. À l'ouest se trouvaient des collines peu élevées, et c'est là que nous faisons paître et garder nos chevaux. Ils étaient si nombreux qu'on ne pouvait les compter. Nous avions des calibres 50 et des mitrailleuses semi-légères sur chacun des 240 Humvee, de l'uranium apauvri, des Javelin et des MK-19, des AT-4 et des 240 Gulf pour la terreur ; Et par le vouloir du Roy Jésus chacun son M-16 flambant, son 9mm pour la terreur ; Et des masques horribles de maquillage noirs et affreux pour la terreur, car l'on est mieux à l'aise de massacrer une fois déguisé.

« S'il envahit ton pays, ne sors pas contre lui »

mais ils sortirent pourtant, avec des armes d'un autre âge. Un de mes officiers les ayant interceptés, ils frappèrent leur cuisse. Puis les soldats sont sortis de la poussière avec leurs grands chevaux, faisant tomber les feuilles des arbres là où frappaient les balles. Hommes et chevaux étaient mélangés et se battaient dans l'eau, il y avait partout de ces négros des sables, terroristes et rebelles, djihadistes afghans de La Courneuve et Vénissieux, ceux de la Garde du Saddam, mercenaires de Belarus et fantassins de la Régulière, à tu à toi avec nos gars dans la panade et la terreur, bien rôtis dans la panade et la terreur. Et ces deux frères Gauvain et Yvain combattaient au côté du Roy Jésus en maillots et cuissards rutilants de croisade, avec les boys du corps de U.S Marines et les livres de pornographie, en ce matin froid du mois de la lune aveuglante, en les sables de Sumer jusqu'à la Greasy Grass en direction de Wood Louse Creek en les montagnes du Big Horn dans l'Histoire.

\*

Ce groupe de manifestants à trois pancartes, vêtus à l'occidentale, l'on suppose qu'ils ont eu assez à boire car ils boivent toujours : ils furent tués dans l'eau. Ceux du Nissan blanc, les quatre de la Toyota qui avait foncé sur le check-point arrière, le vieux du Mercedes blanc sans remorque, avec la cabine tapissée de velours rouge et les photos de famille, l'on suppose qu'ils ont eu assez à boire car ils boivent toujours.

Le lieutenant Vie-Santé-Force avait repéré deux Iraquiens équipés de RPG à travers ses jumelles. L'on avait appelé les officiers et donné les ordres : frappez d'estoc, percez de pointe, si le sang coule ce sont des hommes comme nous.

Par radio arriva la réponse : « CAAT1 en attente pour le compte-rendu. Deux hadjis tués. Un décapité. Il ne reste que de la purée rouge. Beau travail ». L'on avait appelé les devins et donné les ordres, l'on consacra un mouton pour chacun des sept dieux ; L'on avait des flasques de Black Label, l'on dressa les saintes tables d'offrandes, l'on interrogea les grands dieux, Ishtar, Ilaba, Zababa, Anounit, Hanish et Shamash le Héros. L'on attendit cigarette au bec, en plaisantant avec trois filles pas farouches et vêtues à l'occidentale, qui étaient sorties de nulle part. Prenez une ville en otage, les premiers à venir vous voir seront les dingues et les putes, ça ne loupe jamais. Finalement la radio crépita: le véto des grands dieux m'interdit de marcher à ma perte.

\*

Mais quel lion a jamais consulté les oracles ?

Quel loup a jamais consulté une devineresse ?

Je voulais aller comme un pillard, au gré de mon désir. J'attrapai mon cheval gris, pris mon six-coups et suspendis mon arc et mes flèches à mon épaule. De l'autre côté des Hunkpapas, vers le sud, les soldats de Reno à cheval se répandaient en descendant la pente jusqu'à l'Euphrate, avec les Mudjahiddin, les Afghans des groupes islamistes, les mercenaires de Belarus et ceux de la Régulière. La Garde avait fait sortir 720.000 soldats contre les boys du corps de U.S Marines, et pas un seul ne revint. Nous pouvions voir les femmes, comme un essaim, et toutes faisaient le trémolo ; Quand ma mère a vu mon premier scalp, elle a fait un grand tremolo juste pour moi ; j'ai regardé Gaumont et je lui ai dit : « Je te dois une caisse de bières ». Je m'éloignai sur Victoire-dans-Thèbes, mon grand coursier gris. Lorsque ces deux frères Yvain et Gauvain eurent vu qu'une multitude de chars russes BMP, espacés les uns des autres d'environ 200 mètres et camouflés dans le sable, nous encerclaient, ils se sentirent faiblir ; leur coeur devint lâche et une très grande frayeur pénétra en leur corps. Ils dirent alors à Ma Majesté « Ô seigneur parfait, prince de la vaillance, grand protecteur de la Démocratie au jour du combat, nous sommes là, seuls, au milieu des ennemis ; Vois, l'infanterie et la charrerie nous ont abandonnés ! » Alors Ma Majesté leur dit : « Affermissez-vous ! Affermissez votre coeur ! Je vais charger les ennemis. Que sont devant vous ces Asiatiques, que peuvent-ils contre nous, ces lâches qui ne connaissent pas Dieu ? » Et je vais, comme Longue Chevelure en son heure de puissance. Je les tue, n'en négligeant aucun.

Le matin suivant, aussitôt que dans son berceau de brume apparaît l'esprit ailé dans la bière et l'idiotie, le crieur est passé et a dit : « ce qui reste de soldats doit mourir aujourd'hui ! » ; les voici, maillots et cuissards immaculés dans les matins noirs de pétrole, préparant les bécanes avec les mécanos, les meilleurs hommes du temps en vérité. Ôtant le sable des pignons, huilant les dérailleurs, vérifiant compteurs et cardios. J'avais aussi ma selle ce jour-là ; j'étais prêt pour combattre avec les boys du corps de Marines, lavés rasés branlés dans ce matin noir du mois de la lune aveuglante ; avec lieutenant Défonce-moi dans l'idiotie ;

il est une muraille efficace auprès de ses soldats, leur bouclier au jour de la bataille, un archer sans pareil.

\*

La bataille en amont semblait terminée, juste de temps en temps un rebelle sunnite ou un Cree descendaient encore en rampant jusqu'à l'Euphrate pour tenter de s'abreuver, car la journée était très chaude. A cause de moi, ils plongent dans l'eau comme plongent les crocodiles ; ils tombent sur leurs visages l'un sur l'autre et je tue, parmi eux, qui je veux. Ainsi qu'on l'enseigne aux jeunes princes de l'Occident, en les Twentynine Palms au pays de Californie où s'apprend l'art de l'amour et de guerre, je tue, parmi eux, qui je veux.

Nous sommes tous allés de l'autre côté du fleuve, et ceux qui avaient monté la garde toute la nuit sont rentrés au camp. Beaucoup de combattants étaient assemblés maintenant au pied des ruines, sous les ordres de lieutenant Kitchenette ! ; l'on entendit quelqu'un dire : « il y va ! » et c'était le lieutenant. Il portait un bonnet de guerre tacheté, le visage peint de noir et le tour des yeux en blanc, M-16 en main, Beretta et grenades à la ceinture. Sur la crête il y avait des soldats iraqiens ; il chevaucha tout près d'eux, tournant en cercle plusieurs fois. Tous tiraient sur lui, soldats du Saddam, Seigneurs de la Crainte et de la Foi, Groupe des Epées du Droit, Mudjahiddin bosniens et banlieusards afghans de la France, Combattants des Flèches de la Vertu, tous vidaient leur AK sur le lieutenant. Il a dit « ah ah ! », et nous avons lancé : « lieutenant tout va bien ? Qu'est-ce qui se passe ? » Alors il dénoua sa ceinture et quand il la secoua, les balles tombaient. Les Arabes n'avaient pu le blesser car il était

sacré. C'était un très bel homme.

Une grande clameur s'élevait alors tout autour des carcasses des chars russes, et ces tankistes et servants de mitrailleuse Iraquiens allaient maintenant tous à pied, tellement effrayés qu'ils agitaient leurs bras en tous sens, chacun d'eux criant à son compagnon : « Gardez-vous ! Protégez-vous ! Ne vous approchez pas de lui ! Voyez, c'est Sekhmet la grande qui est avec lui, sa main est avec la sienne »

Telle était la fureur que l'on abattait de balles dans le crâne à fins de scalper plus promptement ; qu'il advint qu'on abattît un homme et qu'on lui prît son scalp et qu'en le retournant l'on s'aperçût qu'il était un des nôtres, un chrétien du pays de Kent ; que l'on était en grande fureur et appétit de prendre des scalps : une balle dans la tête et baillez-moi votre scalp. Tels étaient en fureur et appétit qu'ils tailladaient les corps d'abord de les scalper.

Qui peut te résister au jour de la colère ?

\*

La terreur de nous maintenant habitait le pays de Sumer, en la campagne d'Iraq bien sanglante et bien perdue. Alors ils dénouèrent la queue de leurs poneys, ils pleurèrent les morts ; alors ils se reposèrent, en vie et force : tout au long de l'année, restaient vivants dans les festins : ils avaient du bon vin, des viandes à foison ! Ayant tué parmi le peuple, il contaient que ce que l'on fait outremer reste à l'outremer.

Maintenant ils reviennent vers le Koweït Bien-Aimé avec l'infanterie et la charrerie, les blessés ; les Syndrome de Stress Post-Trauma, les Cowboys from Hell sous Xanax, toute vie, stabilité et force auprès d'eux, les Irradiés de 91 les fantômes, les Drakkar et les Daguet, les Service-long dans la panade et l'idiotie.

Dieux et déesses assurant la protection magique de leurs corps, ils reviennent vers le Koweït Bien-Aimé.

music by Messiaen

I

L'homme noir sur un vélo nu,  
 La boîte pour les bagues,  
 Le roi chinois au micro d'Avalon,  
 L'Himalaya en robe d'apogée, -tais-toi, soleil,  
 Suspecte prosodie.  
 Arrime ta savate à la prose pieds-nus  
 Du tambour. Rincée à blanc dans du tilleul, une mouette inconnue  
 Souffle grand aiglon. Elle est poème, elle a fini. On lape du latin,  
 On soupe à la gamelle. De Lunel à Ninive, rien ne froissera mes images.

J'avais, j'étais franc jeune, l'usage des forêts. Je lisais ça :  
 « ...fertile merveille, jus de honte d'amour, des éclairs dans un encier... »  
 Adonc, abonde, mot. Gorge de non-sens ma hauteur et, gorgée, bronze-la.  
 (J'offre en rente à l'hirondelle ce testament mort-né.)  
 Mais, sapristi, tu as gavé notre éloquence, rôdeuse avinée de banjo!  
 Alors, alors, reviens. Mets-toi en rose, fais-toi siffler sous-fifre.  
 (Ici, médire ; pas oublier de suffoquer.)

Quand j'étais dérisoire, entre tes joues gothiques et mes yeux de banlieue,  
 On allait (c'était nous), sur talons narratifs montrer l'art des momies.  
 Elles aimaient thés et musées, elles étaient peu filles et largement cavalerie.  
 En ces jours de purin, on écrivait sur du buvard.  
 Laissez parler la bête cinéaste, l'œil en sang, les pieds en sable :  
 « Quantes musiques, fluantes larmes ! » Et la teneuse de viole :  
 « Que si te mouille mélodie modulation te sécheras. »

-Attends que la Tour d'Encre ait lavé Dante de son phrasé nomade.  
 -Mais qui retaillera les empiècements de ma robe ? qui plantera  
 Mes néfliers ? Toi ? moi ? nos orphelins en banqueroute ? -Oh, ceux-là,  
 Ne savent que lâcher à l'évier des sardines pâmées.  
 Leur main saigne le sel. Sel conscrit, sel pêcheur.

Il m'a nommée jardinière de ronces et bergère des lapins.

Ses yeux surveillent les nôtres. Dandy de simple genre, il endosse des loques :

-« Tout est han et pas song. Le fonds zéro de ma stature, son velu jacobin,  
Mes pompons de pourpoint satinés crucigères, tout fait envie, pas vrai ? »

-« L'amour ? A la guise du râble, on s'écartèle sur un tapis miraculeux.

Somptueux est le sommeil, louée la friche. Prends ton chemin à droite,  
Là que l'épaule justement fut tamponnée de ta vaccine. Amour, tout ça. »

Ploie ton menton comme un peintre ignorant des matières du beau.

(Ainsi penche de même au refrain du « Dixit » la sage clarinette)

-« Voyons, chanter toujours ? - Moi c'est de loin, de l'Inde indienne, dévote et  
fiancée. »

Tous émarginés, je suis votre limon, souplement engarcé dans la sueur sectaire.

Pour vos cent ans, la chanson des fous, Hardenberg ou Noé, vous sciera les  
oreilles.

Domage, c'est plus ça : mortes, mes frasques, Harlem ! et tes étuves,  
Chicago !

Fardées de sang d'escrime (moisie, ma soeur ; et moi tondue jusqu'à l'ivoire),  
On se récite au génitif : « -Fi, méchant cocuant, Romain crevé de petits soins,

Comme la crème d'un gamin ou d'un bock d'aromates, tire ta main de sable,  
Entre jouir et crever, vieille petite main d'Ephraïm !

Griffe, tiens, tape, fais fi. »

Vers la Camargue bistournée, quand passent tant de canots de mistelle ,

On se cache à l'ombre, singeant les mouettes sous la tenture d'Oc.

Moi, j'emporte un collier que le corail tient du Chef noir de la Terre :

Cent et cent cerises à la goutte.

Dures soeurs d'humeur muscade, notre sein sert à boire et la vergogne

Met du sel. Holà, grillons nouez mon berceau d'Algonquin

A la hanche de l'Aube.

Mais n'oubliez jamais l'obscur outarde d'Illinois. *Hi*, joyeux Illinois.

Je suis comme ça. Buveuses d'art,

Le Mohican ne les souffre qu'emplumées de roses chinoises.

Fors Brahms, livide pissotier, elles vomissent tout. (Ici, le mistral d'Amérique  
Filmé d'amusants naufrages.) - *Yes, yes, yes.*

Couchés ! esclaves-enfants. Eléphants, changez de nurse.  
Ravivez l'ange animal des catholiques sans talent.  
Ah sapristi, j'expie. La tuile se casse en mille, le vin n'annule rien.

2

Est-elle grande, soudée à la ferraille  
De son balcon rancunier ? Est-elle bleue d'humilité ?  
C'est la soeur fraîche, en bottines rôties.  
Chère soeur, prenez ce petit bol de gnole,  
Soulez-vous, rendez-moi la main.

(Si chère est la science ! si aigu le soleil !  
On ferme le banquet, mol ci-avant, des stances.)  
En caressant l'escarpin d'un mort, si craquant que le cirage  
N'en savait remanger la tige ni la plante et le cou ni l'oeillet,  
Elle avait ri : « Gosh ! l'étiquette ! » Neuve en effet, encore allégée de tarif,  
La paire, vierge au sol, montrait sa sole.

Ces jours-ci, la lance des scribes pousse au jour  
L'essence de son germe, au pied de la Tour  
D'où coule une onde d'Encre : « Es-tu libre, allusif ? »

Chantez la source, soeurs des soeurs. Voici vos mamelons  
Ameublis pour personne, ronds, vains, scellés d'agate ;  
Et le bassin coiffé de coupoles plumeuses,  
À rien voués, sauf au tout des vivants.

Quand les fantômes en quête de terrasse quittent le bal, la gentille montagne,  
La mesure insolente et le petit vigneau débauchent le balcon et médisent. En  
causant des soeurs. « Eh bien, j'en avais deux : un frère-fille, la troisième c'est  
toi.

Mère jolie, charnue, à moitié lumineuse. Mon père, tous les jours, se fiançait  
À la flèche de son canif. -« Tu n'aimes rien, va du côté des trains,  
-Mais dites : eûtes-vous point de page ni servante ? Jamais ? -Peut-être : un forçat

qui nous chantait Jérusalem. Puis l'ami d'Augustin, frêle dauphin : eh bien,  
Il broutait de la menthe et disposait d'un gros gosier, d'une voix grande.  
On pleura quand il s'en fut, tout espoir déchiré, indolent comme un  
acrostiche, gnome strident.

Je suis mortelle, c'est dommage, c'est débridé, rien à ronger..

Le vin s'abîme, rose vif, au goût des cristaux. Feinte girafe, je conduis rond  
mais capote pointu.

Une oeillade, un chat, du ventre, des cils au masque : soeurs chères , amusez-  
vous :

« -Mais agonise donc, neurasthénique ! Le mari du logis me lègue sa figure,  
Ses péchés laquent sa barbe. Allez, couché, vieux Canaan. Dans ton parfum de  
prune gâtée

Tu n'es qu'une poupée descendue morte avec des fleurs entre les seins. Et  
corrompues encore !

Plus rouge que le rouge andalou sera la cravate bouddhique,  
Seul habit de nous-autres. Je ne déroise qu'aux tablées de l'Egal.

Je crache sec sur tes bêtises.

Je suis ta vieille.

Donc, donne à boire à tes pareils la clairette, d'un goulot blanchi par tes  
doigt, surtout l'index.

Moi, froide bassinoire, je frappe la flanelle d'un impôt de Jeudi. Vu du chevet,  
un petit mort Conduit ta semence à la pâture. On boit le thé du Palimpseste et  
un trois-six sans nom.

Là-bas, filent, rayonnants, les rails de Corinthe à Babel. L'amour se lit dans nos  
mains rondes.

« Ma soeur, amie violée par un ange passif, pour ton piéton

Je tiendrai bée la porte de la tombe. Et, pour ma fantaisie, tu trouilleras mes  
stances.

A boire ! je suis né fils de soif. » Et ainsi chante, au désespoir, la pouliche  
mitée : « -J'avais pleuré. Il n'écoutait que l'aboi du mieux-dire : -Abjure !  
De lui tout est absent, sauf l'enfant d'exigence qui n'est que lui. »

« Les cinémas, les éventails, la chance noire, l'oeil bas,  
Ça, moi, j'aurai tout bu, répond l'autre. Et tu viendrais



Traire mes yeux en déchirant, sur le naseau de l'égout.  
Ta crasse poésie, tes odes satanées ? Hardi, foutrebleu, va-t'en ! »

La clochette embête les berceaux. Consoler me harasse.  
Qu'on me peigne les orteils, voilà qui m'irait mieux  
Que d'étriller Pégase  
Et de toucher les écrouelles des castrats  
Aux genoux plats ; ou de huer la joute d'un poète  
Hors d'haleine avec un chien loup de langue morte.  
O Sire Ciel, je n'ai rien vu  
Que la brocante française  
Enfuie, avec les restes généraux, vers la Cinquième Rose. Tout doucement  
Mon titre catholique sera mangé par le génie des souricières.

3

Notre église du Saint-Sexe défend aux moineaux de rire  
Comme au Bien-Aimé de protéger son poème.  
En bon cochon, il pliera sa feuillée, genre sourcil tartare :  
Dernier enchantement de ton rituel, ennemi rossignol.

Du biais de son profil, il avançait, fendant du bras  
Comme d'un avion poitrinaire l'air du monde.  
Chevrière est l'abbesse, morganatique le licou.  
Car mon mâle avait corrompu mort et survie  
Deux fois, à la face du feu. A la prochaine.  
Tandis qu'il me remplit,  
Chère soeur,  
Je te brûle.

Ton oeil double percera l'étang, ton petit nez forban  
Sentira geindre le raisin  
Et pulluler sa pureté de graines.

L'atlas de ton col, ta galante assymétrie,  
O cher, perdu sur le pont du Havre, affalé dans la sacristie

De Milan, ô my Joe aux bras de perdreau, adieu ma belette fortuite.

-Tu veux l'entraîn, tu veux l'allant ?

-Je veux dormir sur les poils d'une hermine

Echarpée pour la robe d'un Grand. De là-haut je descendrai,

Je foulerai des pois-de-senteur sous ta barbe à la marge,

Momie pincée, entre moustache et rigolade. La rosée de mon rire,

Je la garde sous scotch pour être bue dans du tilleul.

Et je vomis, ô méfie-toi, ta volaille au bec abrégé.

Fuyard, laisse crispée ta main cruciale

Sur le joujou de la fin de tout.

« Permettez qu'on vous assassine, et soit vendue votre charogne

A l'Evangile. (Vous me préciserez : Bronx ou Limoux ?)

O trahis-moi ! mon cher jouet ! de toutes les couleurs !

On me cuira morte dans ma poterie gourmandée au charbon d'Alcazar

Et je poursuivrai mon âme vantée comme une belette roussie. Lui,

Tordu dans ses sabots, me plaquera. Donc, lunée de trois-quarts,

On devra m'attiser pour que j'embrase les étangs pleins d'autos.

-Oh, je n'en sais pas

Plus, oh va, ni moins, que l'art

De t'ignorer, madame.

Ceux qui ne m'aiment pas n'auront qu'à boire de l'eau de gourde :

Sur ce monde moutard je balance mes jupes sincères.

« Je ne remets, dit Dieu, aucun péché en russe,

Faux siècle ! Qu'un ermite païen l'éponge,

Surtout s'il est commis par de grand'gens grotesques.

Car je parle au monde le français même, le même

Qu'un pillard apostat, »

Hosanna ! l'enjoué agonise. En larmes, sous le cri du loquet,

J'alloue aux seins mineurs de cette soeur ma paume illimitée :

Naîtra de ça une serve en satin gantée de rose, noire.

Soeur Emily, délivrez-moi de vos étoiles. Zi hend.

*1ère équation*

les pêcheurs à la collerette relevée  
embrassent le fond tandis que l'eau  
reste accrochée à sa surface

---

les maisons, les buildings, les tours  
assiégées par les cadres se replient  
et surplombent tout,        comme  
un faucon en piqué

*Nb : il n'est pas nécessaire de considérer un contre-jour*

*2ème équation*

(à une inconnue)

---

Le train part et croise la grande aiguille



Elle, se place au fond de son siège, au  
fond du wagon et la vitesse n'y fait rien



3 oranges sur 1 des rebords  
marquent la première pause    face  
au soleil

*Nb : compas autorisé*

---

## Énoncé

*Tracer une courbe avec ce qu'elle fait de la laine  
empilée sur l'étagère et lorsque la musique  
commence à s'articuler ( par exemple sur une  
sonate de Schubert ) changer le repère et lui  
imposer d'être plus sociable*

en un mot :                      plus elliptique

### *Figure 1 : la sphère*

Flagrance d'une amie oubliée près du  
phonographe certainement qu'elle  
aimait les valses et le goût prononcé  
qu'on peut avoir pour ces choses dont  
on connaît déjà les saveurs



### *Figure 2 : l'absence*

Devenir  
à 40 ans cet homme  
qui mettra d'aplomb sa  
carrière entre ses dents avec le choix  
délicat d'éclater l'un ou l'autre en  
serrant  
fauteuil à bras ouverts le corps  
bien détendu ayant la ferme  
intention de garder les déchirures ouvertes  
voir les falaises  
d'Étretat avec la musique qui lui sort par  
la fenêtre

*Multiplication*

Elle s'exclame

le pauvre

le pauvre

est placé

est placé

Sous X

Incapable de refaire son  
autrement que par comparaison

retard

*Problème*

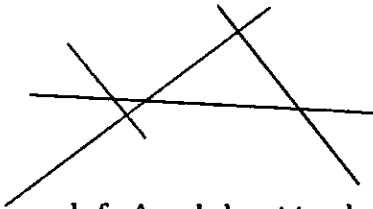
Je n'ai que toi

*Lors de formations des années précédentes je savais  
encore me poser seul, le matin, sur une chaise à  
4 pieds à la perpendiculaire d'un carrelage bleu  
à grands carreaux posés en diagonales vers la  
Mayenne*

tu ne supportes plus ces présences contre ton  
dos nu

*Soustraction*

Parce qu'être enfant c'était pouvoir lever une  
poignée de terre



par la fenêtre de la cuisine, les  
montagnes pour savoir si rien n'avait disparut

---

le changement étant dès lors une  
quantité négligeable

---

*Théorème de Madrid*

En février, son tableau  
préféré c'était ça,  
Velázquez  
et rester pendu à ce petit  
meuble blanc dans  
l'angle bas à droite  
Par-dessus le miroir,  
traverser le wagon non-  
fumeur parmi le dédale  
de petits chiens bouclés  
plus naturels et plus  
souples que les gens  
qu'on *dégage* sous leurs  
chapeaux feutrés

*Trigonométrie*

I-

Deauville

cheval de bois les pieds dans  
l'eau

Restaurant avec vue  
panoramique sur l'archevêché

II-

Petit rapporteur assis au premier  
rang toujours fidèle à l'asymétrie

III-

Père icône des années 80

Définition : droites parallèles

Elle a un prénom polonais marche en souliers blancs le long d'une affaire imprimée sur carton géant posé sur les sièges du RER à l'abscisse décalée

Lui pack punk bière poncho tient dans son dos une guitare dont le coffre lui garde ouvert la cage thoracique et Manhattan avec

*NB : 2 droites sont dites parallèles si et seulement si elles ne se rencontrent jamais*



ETTA FLEUR DANS LE DOS CROISE ATTACHE  
MON POUCE AU MAJEUR D'UN ARC PRÊT À  
JOUER DE LA LYRE

ET SES POILS ATTENDENT QUE  
LE NCEUD DE TES DENTS AVEC MA BOUCHE  
FASSE UNE CHAISE

ET MON ŒIL CHERCHE  
LETIEN DERRIÈRE SON NEZ QUI REGARDE LE  
LEVER DE LA LAME SUR TON GENOU

ETTA POITRINE BOMBE MONTORSE EN  
ARRONDISSANT LA COURBE DETES ORTEILS  
QUI ONT TROIS ONGLES TRANSPARENTS

ETTA MAINTIEN SON CŒUR  
QUI PAPILLONNE AVEC LA FLÈCHE

ET LES FILS DETON  
BRAS SE CROISANT SUR MON COU OUVRENT  
UNE BOUCHE PLEINE D'EXCLAMATIONS

ET L'ARC REPOSE SUR LE PIED  
RETOURNÉ D'UNE PATIENCE AMUSÉE

ET  
IL TIENT DEBOUT L'ENSEMBLE DES LIGNES  
ET DES CERCLES PRÊTS À TOMBER DANS LE  
NCEUD DE LA DANSE QUE LES MENTONS ONT  
ENTAMÉE

ET GLISSANT SUR TA CUISSE TES CÔTES  
POINTENT LEUR TÊTE UNE ARÉOLE OUVRE  
SES GRANDS YEUX EN SOUPIRANT QUELQUE

CHOSE

ET TES LÈVRES ASPIRENT MA  
CHEVILLE

ET TON VENTRE BASCULE DANS LE MIEN QUI  
SE MET UN TALON AUTOUR DU COUP

ET DETA  
LANGUE SORT UN BRUIT EN CLÉ DE SOL QUI  
S'ENROULE AUTOUR DE MES DENTS EN UN  
NCEUD PUBIQUE

ET L'ANNEAU DE TON OREILLE  
ÉPUISE LE TRONC COSMIQUE EN LE VIDANT  
DE TOUTE SA GALAXIE

ET TON PREMIER  
QUARTIER ÉTEND SES GENOUX SUR SA  
SURFACE SATURÉE ET Y POSE SES ONGLES  
AVEC LEURS CHEVEUX

ET MON STERNUM EMBOÎTE  
LE PAS DE TES HANCHES QUI OUVRONT LEUR  
PAUME SUR MES YEUX RETOURNÉS

ET LE VIDE EST LE PLEIN

ET LE PLEIN SE  
RIDE EN RETOURNANT SA PEAU

ET TON POUCE EST  
MON INDEX POINTÉ SUR LE MOMENT SANS  
SECONDE

ET TA VOIX TOURNE DANS  
MA BOUCHE ET RESSORT EN CŒUR BATTANT

UNE MESURE DETANGO KAZAKH

ET LES PLUMES DE L'OREILLER  
TRAVERSENT LES CRÂNES RÉUNIS EN  
ÉMETTANT UN RONFLEMENT D'ÉVÊQUE

ET LE GOUPILLON  
LUI TOMBE DES MAINS

ET BIEN DES  
MALHEURS AVEC

ET JE VOIS TES YEUX DANS LES MIENS  
ALLUMER UN LAMPADAIRE CLIGNOTANT  
QU'EMPRUNTE LA RUE DE MONTIBIA DONT  
L'EXTRÉMITÉ SUD SE CONFOND AVEC TON  
ESTOMAC

ET J'AI DES PEAUX DE PARTOUT

TU DIS JE  
T'AI DANS LA MIENNE

ON SAIT PAS QUI PARLE  
SI C'EST TA POITRINE OU MON NOMBRIL OU  
LE SOUFFLE DE TOUTES LES HALEINES

ET UNE MAIN DE DIX DOIGTS SERRÉS  
TENTENT L'INSTANT ABSOLU

S'UNENT  
ET C'EST QUE DU SENTIR PASSANT

ET CE DOIT ÊTRE LES  
CHOSSES DU PLUS INTÉRIEUR DU MONDE

ET TES DENTS FOUILLANT MA NARINE  
GAUCHE CHERCHENT LA MOËLLE DE MES  
AISSELLES

ET LE MOT POUR TOUT QUI NE  
VEUT AUCUNE ARTICULATION TRAVERSE LES  
BOUCHES EN RÂPANT LA GORGE

ET ELLES POSENT DANS  
L'OREILLE DU CŒUR LES CHEVEUX FRISÉS  
DES SILENCES QUI S'ENROULENT AUTOUR DE  
L'ŒIL EN OMÉGA DE PRÉSENCES

ET CHUCHOTENT LE DEVENIR  
AU JOUR

ET C'EST UNE CHAMBRE OÙ JADIS EST  
UN MAINTENANT À DOUBLE DÉTENTE

ET C'EST  
REPOS

RE-PEAUX ÉTIRANT LEURS  
SILENCES EN RETOURNANT LES PAUPIÈRES  
SUR ELLES-MÊMES

ET C'EST ENFIN *LE* SILENCE DE  
TOUS LES SOMMEILS

OU L'EXPANSION DES  
CORPS HORS DE LEURS LIMITES ET LE TIEN  
DÉBUT DU MIEN TERMINANT LE TIEN ET  
C'EST L'EAU ET LA CHAIR DU TOUT DÉBUT DE  
TOUT ET C'EST LA FIN ET C'EST LA  
CONTINUATION

## Benoît Legemble

---

### *Mosaïque pour Babel*

Voir sous ta peau comme dans un miroir,  
Découvrir l'ombrelle qui cache ton visage,  
Soulever le taffetas d'une épaule en émoi,  
Et puis s'évanouir, grave et sombre, mais deux.

Dans le souffle d'un pas, j'ai capté la rosée  
Qui défait l'herbe molle du matin.

Debout, face à la mer, je vois  
Des épaules toutes tournées  
Vers la terre, dos aux vagues,  
Comme dans l'ignorance  
D'une vie à venir.

Ainsi qu'un battement de cœur  
Dans un de tes corsets,  
J'ai vu la vie prise au piège,  
Les muses pleurant l'ornière  
Que les crues recouvraient.

Une dent tombe à l'eau  
Et d'un rire inaudible  
Conjure le serment  
de ses paroles chiennes.

*Sur un lit de feuilles mortes*

Sur un lit de feuilles mortes,  
j'ai gardé en mémoire  
les cohortes de primevères  
peuplant le bas-côté.

Le long des barrières brunes,  
corymbe de fruits rouges,  
les sorbiers  
m'offrent le crépitement  
des baies  
à même la terre  
- l'arrière-pays.

La ruse de l'oiseleur  
se confond  
à l'ogive.

Dans la fornication  
des myrtes  
j'ai vu la vie intime,  
le fragon virginal  
qui sertit l'opaline.

J'ai soupçonné la source,  
le griffon jaillissant,  
jusqu'au soulèvement  
des fleuves  
Par trois fois exhorté.

*Nue*

Défaire la langue  
de ses oripeaux,  
les nerfs à vif  
à la surface  
l'épiderme  
mis à nu  
une trousse ouverte  
dont les plis  
transparence  
de l'énigme

origine

*Limbes*

Sur le fil du rasoir,  
j'ai vu l'âcre trésor  
de nuits toutes passées  
à prier ton absence.

C'était avant le jour  
et sa pureté liliale,  
un moment d'oblation  
dérisoire et abject.

Sur les poutres du salon  
reposent, assommés  
par la moiteur estivale,  
des quartiers entiers  
de porcs faisandés.

Une odeur s'en échappe,  
faite de putréfaction.

Je récolte ainsi,  
dans la burette en terre cuite  
les saintes huiles qu'exsude  
l'animal.

Je ne vois d'autre voie  
que celle de l'anathème.  
À ma main, le calice  
d'amertume et d'effroi  
se lève puis déverse  
son liquide méphitique.

L'exhalaison toxique  
ne m'écœure même plus,  
moi qui sciemment faillis  
à la Règle. J'expurge  
le mal à la racine.

J'entends d'en haut la voix  
qui préconise l'ascèse,  
m'offre une vie meilleure  
si j'ose sauter le pas.

Ma famille éternelle  
se trouve dans l'autre monde  
- les limbes des enfants  
tous morts sans baptêmes.

### *Lignes de fuite*

Lignes de fuite  
à même la terre,  
me direz-vous  
quelle est ma route ?



Lignes de partage  
carminées,  
me ferez-vous croire  
à l'existence  
    d'un monde  
    sourd  
fait d'attente et de prières,  
où l'estampe imprimera  
mon nom  
sur tous les faire-part  
et faire-valoir,  
condoléances  
prématurées,  
cavités globuleuses  
de célébrations  
mortes dans l'oeuf ?

Lignes de faille  
chantez en coeur  
la résurgence des vallons  
- crépuscule tectonique  
de ces montagnes calcaires  
sur lesquels tu jouais  
naguère,  
avant que l'aiglon  
ne vienne glacer tes joues  
de sa pâle froideur,  
spectre marmoréen.

Lignes manifestes,  
que ne dites vous l'odeur  
vénérienne du supplice ?  
L'âcre timidité  
de ton pas sur les syrtes  
ne laisse aucune traces.  
À vue de nez déjà  
le monde s'efface,

entre mes doigts  
je ne vois plus personne

Une ligne de fuite  
conjure le temps de l'enfance.

*Le meunier à la croix*

Si le meunier confie sa plainte  
d'homme seul à un moulin désert,  
c'est parce que tôt le jour l'avoine lui ceint  
les mains, que l'orge embaume l'hiver

de rêves gardés au chaud, collant à la mélasse.

De la vie du meunier, on ne sait pas grand chose :  
le doux bruit de ces aubes qui marquent depuis l'aurore  
la mesure du calvaire. Butoirs, cerces, claquets collent  
au corps du forçat comme au prêtre la gnose.

Ses mains noirs remuent seigle et sarrasin.

Désormais aucune femme ne veut plus vivre ici,  
dans cette maison cariée que brassent le vent et l'eau. Levain  
et pâte pour seuls tributs, le meunier poursuit

sa tâche, statue de sable ciselée dans l'attente  
que les gens du village saisiront à pleine main  
le dimanche à la messe avec un verre de vin.

Une vie de misère, un concordat du ventre  
passé au nom de la communauté,  
du cul du prêtre, et de bouches à conchier.

Séparer le bon grain de l'ivraie,  
avoir la conscience lourde.

Le genou est fléchi afin de disposer le corps à la verticale de la serrure.  
Le corps porte la clef mais ne veut pas ouvrir, encore.  
La main tient la clef en la caressant tandis que l'œil ne broie que du noir. Tandis que l'œil clair perce, sourcil contre métal glacé, fouille sans succès, l'œil à la limite de sa perception ne pourra s'en remettre qu'à l'action. Peut-être.  
La main gauche est posée, à plat contre le bois de la porte qui est un bois lisse.  
Le mur du couloir regarde la scène.  
L'odeur savante des cheveux a séduit et bruisse du mouvement de la tête ne sachant trop si et quoi et que faire.  
Avec un je-ne-sais-quoi de sauvage et perdu.  
Avec un je-ne-sais-quoi de déjà mort.  
La robe est froissée de toucher le sol, portant le poids du personnage léger au cœur lourd.  
La robe crisse de la respiration haletante de la curiosité et de la peur.  
Le mur du couloir en est ému.

Il a des carrosses et des meubles, des broderies et des miroirs.  
Des maisons, des sofas, des serviteurs, de la vaisselle d'or et d'argent et de vermeil.  
Il m'a voulue, moi, entre toutes, après plusieurs.  
Je savais que c'était la gueule du loup. Loup bleu. Et je m'y suis jetée.  
Je savais que c'était la peur bleue dont je mourrai. Et je m'y suis jetée.

Mais cela, seul le mur du couloir l'a entendu. Sa tapisserie en a tremblé. Un courant d'air de souvenirs et les motifs se sont dédoublés. Ils entourent les portes. Ils courent de chambranle en chambranle à la recherche de la sortie. Mais le conte n'en a pas puisque le méchant meurt et que les femmes se succèdent. Puisque les femmes meurent et que les méchants se succèdent. Tandis que les sœurs matent l'horizon d'un œil distrait.

Elle, en robe et coiffure, elle s'appelle Héloïse ou Éléonore ou Isaure ou Rosalinde ou Blanche ou Judith. Mais la sœur s'appelle toujours Anne. L'herbe est verte. Et la barbe est toujours bleue.

Le genou est fléchi pour demander la main.

Le corps en porte l'émotion, chaque fois.

La main tient la main, du bout des doigts, pour ne pas effrayer l'animal. Tandis que l'œil noir perce, sourcil légèrement froncé, cherche la réponse, sans succès – le personnage porte un masque d'enfance. Il ne pourra s'en remettre qu'à l'action. Peut-être.

La main gauche est posée sur le plat de l'arme, par habitude. Son contact froid en compagnon.

Le mur du salon regarde la scène.

La couleur effrayante de la barbe n'est plus si terrible et ondule comme une mer calme, du mouvement doux de la tête qui convainc en oui et oui et demain.

Avec un je-ne-sais-quoi de sauvage et perdu.

Avec un je-ne-sais-quoi de prédateur.

Les chausses plissent de toucher le sol, portant le poids du personnage lourd au cœur lourd.

Les chausses crissent de l'impatience de l'homme qui serait presque de la peur.

Le mur du salon en est ému.

La confiance est donnée pour qu'elle ne soit pas prise.

(Bartok ajoute ici des clarinettes dans l'aigu avec des gammes rapides de flûtes et de xylophones).

De toutes les couleurs, l'interdite est le rouge puisque c'est celle du sang. Tu peux porter du jaune, tu peux porter du vert, tu peux porter du rose, tu peux porter du gris, tu peux porter du violet, tu peux porter du brun (le noir est triste). Du bleu, bien sûr.

Ouvrir tous les coffres, entrer dans toutes les pièces de la maison, sauf.

Il y a beaucoup de clefs. De nombreuses clefs qui ouvrent toutes les portes et donnent accès à toutes les richesses. Il y a beaucoup de clefs et c'est la plus petite. La moins ouvragée. Elle est terne et secrète. Elle ne sert à rien d'ailleurs tu ne la connais pas mais je te la confie quand même. Pour que tu l'oublies et la ménages d'oubli. Pour que tu l'oublies et volages, tête au vent, tandis que tu plongeras tes mains dans l'or, la soie, répandant la myrrhe.

Et d'abord, ma barbe n'est pas bleue, elle est corbeau. Plume et lustre. Du noir de la nuit bleue. Avec le vent de la course. La confusion était facile. Je vole à mon destin tandis que tu ménages le tien, en intérieur damassé, peuplé de courants d'air qui perturbent les motifs. Ne cherche pas de sortie, il n'y en

a pas. Puisque le méchant meurt et que les femmes se succèdent. Puisque les femmes meurent et que les méchants se succèdent. Tandis que les sœurs – Anne – matent l'horizon d'un œil distrait.

Le genou ne fléchit pas puisque le corps se tient en miroir de la porte.  
Hésitant.

Le corps porte la clef, la plus petite, la plus inquiète, et se décide à ouvrir.  
La main tient la clef et d'un geste tremblant l'enfonce dans la serrure et tourne, dans le noir du vide de l'interdit.

La main gauche sur la hanche donne une contenance en pressant l'étoffe qu'un ongle blesse un peu.

Le mur du couloir regarde la scène.

La suite on la connaît. (Ou si on ne la connaît pas : demander au mur du couloir.)

Avec un je-ne-sais-quoi de pervers.

Avec un je-ne-sais-quoi de déjà lu.

L'obscurité se laisse déchiffrer, les silhouettes apparaissent. Elles prennent dimension, se sculptant de l'histoire et de l'imagination.

Scène, surprise, stupeur, peur.

Odeur tenace de la mort.

Le corps vibre et abandonne la jolie tête qui flanche.

Après la chute de la clef (la plus petite, la moins ouvragée) les remords sont déployés mais.

Le rouge est mis.

Tu sais bien dis, comment c'est.

Retour précipité de la barbe qui n'est pas bleue mais noir du noir de la nuit bleue. C'est le privilège des personnages (le costume).

Malgré la robe, malgré l'odeur savante des cheveux, malgré les sourires et les tendresses, la clef est demandée. Requise. Exigée. Criée. Elle (Héloïse ou Éléonore ou Isaura ou Rosalinde ou Blanche ou Judith) pose sa tête sur sa poitrine, sous le bleu du ciel des aveux. Elle attendrirait un rocher. Et ses cils battent au rythme des jours qu'elle aimerait vivre encore. Malgré la clef, malgré la barbe, malgré le rouge. Et sa main, doucement, flatte l'épaule qui se raidit. L'œil est noyé de peur. Or. Le cœur est lourd et la confiance est prise. Les murs, tous, tremblent. Panique dans les motifs, fuites. Or, malgré la sœur et la tour,

et le bleu et le vert, les coups de théâtre et les frères, il faut bien donner le petit chaperon rouge à manger au lecteur. C'est son privilège. Avec un je-ne-sais-quoi de déjà lu. En tout bien tout honneur.

Le genou est fléchi afin de préparer la tête à la mort.  
Le corps porte l'histoire mais ne veut pas la finir, encore.  
La main se tend en réflexe de supplication mais ne sent déjà plus rien.  
Le rouge est mis.  
Le mur du couloir ferme les yeux.  
N'oubliez pas son copyright.

**Emmanuel Tugny**

– Premiers fragments d'Écho –

---

« Enfin Narcisse regarde encore son image dans l'onde, et prononce ces derniers mots : *Objet trop vainement aimé !* Écho reprend : *Objet trop vainement aimé ! Adieu !* s'écria-t-il. *Adieu !* répéta-t-elle. »

Ovide, *Métamorphoses*, III-494

*Pour Laure*

I

*Il y a eu sans doute plus loin que tout une petite femme levant vers le ciel de la grande place une main légèrement pour embrasser la course. Et dans cette transparence une grande colonne ouvrant sur la mer. Et pour que de cette petite femme s'en revienne l'or tranquille et par-dessus la mer, l'oiseau qui châtie et console, j'écouterai les nuits ton sang qui bat d'ailleurs et parle pour longtemps.  
C'est une enfant, aussi, qui forme les bordages.*

## II

*Fourgonne fouille entre ses cuisses tout le monde parti. À l'abouti du petit monde nage un tapis de trèfles où je m'assieds, vaguement langue. Alors que les courants ramènent l'ordre blond je la fous ; passe dans l'étendue un venin qu'épaissit, comme il remonte un angle, son œil mangeant le front. Sur le boulevard encore fais l'étoile et le chien : c'est un autre matin, aussi et c'est le croc qui ronge.*

## III

*Ce qui chavire a déchiré son gouffre dans la candeur des ombres. Alors remonte obtuse son bras vers la terrasse où, sautant pieds joints, elle appelle. C'est ma femme et tout rend son or. L'os alors prend le pas et fouille au creux des tempes le dieu seul qui s'y terre. À part un plan fleuri sur le fond du Campo, mon cœur porte partout l'eau sainte et dit je porte plus profondément qu'en lac la mort blanche avenue.*

## IV

*La bouche abat les couilles et marque un temps l'arrêt comme au rebours du plan de glaise un ruissellement la marque au bras. Sur deux plans de terre et d'eau la connaissant je plonge pour longer un sinus comme un chemin blessant en campagne les légers débords de fenaison.*

*Le petit moulin qu'elle a fixé aux rives rend lente langue et bouton d'or.  
Rend lente langue et bouton d'or.*

## V

*Comme penche par le bord une opacité spéciale du marais l'immense bête à bouche brune, m'a dit le pêcheur le plus vieux qui fait équilibre des deux jambes et remue en son centre l'eau par anneaux. De longs cousins marquent son bras ; je la retrouve alors gommant sur les rangs de pierres plates les noms que nous avons alors au point où du trou noir de son*

*œil sourd un orvet maçonnant de passage en passage ses dents et coulant jusqu'au fond de la gueule pour y manger le gravier autorisant la voix : ainsi revient un souvenir.*

## VI

*Ce sont des gorges, plutôt, qui la déchirent et le cœur bat des ronces.  
De part en part de la colonne des morts, l'air pèse de sang gagnant, sur un lit églantine, la plus haute des mers comme sortant nus d'une source les oiseaux partent à sa recherche.  
Déchirant sa nuque cependant, un chasseur y coule une perle pour qu'éternellement lune, elle veille.*

## VII

*Ainsi tressant la nuque jusqu'au nerf en lourdes pesées de dattes, le monde remis aux côtes, la barque plantant son clou jusqu'au profond des pierres, je plante le drapeau.  
La langue fouille l'oreille, le cul pour décider où prendre et pour que d'un essor vers le cadre mangé de poudre verte, un paysage ayant appartenu descende vers l'Est à nappe noire.*

## VIII

*Il faudra bien l'aimer, dit-elle et son dos lourd descend au tunnel d'eau surie et comme je la suis, elle daube mes sabots.  
Je prends corps dans la tristesse rencontrée de son corps lesté d'amour neuve et de chaque tour de pale du petit moulin les pierres plates écorchent les pieds d'un mort dont la barque porte au flanc le signe et le nom de l'étoile triste que ce qui naît au grand ciel vient manger tout ensemble.*



## IX

*Un cerne parme mange son œil et la racine des cheveux dégoutte la larve pour faire un animal.*

*Mon amour déchirant au ventre ce qui s'y distend de naissances, le pied suçant la marge du monde et goûtant la boue et le sel de toute situation de surplomb sur le jour, levant comme lèvent les fleurs nourries en transparence.*

## X

*Qui a mangé le trou sait le désir allé avec le vent jaune et l'immensité des lignes au paradis matériel que court la pierre que j'ai au cou.*

*Les fruits rendant les graines peignent la face orange et demeure de la peau la traversée d'une nuit à la rame et les longs appels à la lune.*

*Qui de la mort mangeant la pierre connut le trou sinuant d'amour.*

*Qui court le monde.*

## XI

*Alors pêchant le cœur de Narcisse Écho entre deux pierres rendant sa ligne au dessin de la terre.*

*La peau animée du dedans par les mouvements d'errants fondant vers le dedans et plongeant tout le bras dans la terre et recevant la part vivant du monde passé aux hommes.*

## XII

*Écho tend l'envers de sa peau et j'y prends forme et sens, nourri de voix, passant les cols les coteaux et les mers.*

*Comme un homme mordant sa nuque, déchiré.*

*Comme un homme mordant sa nuque, déchiré.*

### XIII

*Je suis le nœud du centre des arbres, mort comme un charme et pendant pour lancer  
l'ombre sur le coin penchant d'une baie. Écho fait halte et traverse la mer. C'est à de petits  
signes d'elle, mon amour unique lançant la vague lente sur les chevaux qui nagent.  
De bronze, d'or et de gueule.*

### XIV

*Une fleur tirée de la rencontre, au pied du moulin, du petit mur de pierre et de l'eau  
caressant.  
Autour volètent les morts noirs et la pierre du nœud de leur gorge rendant le sang en  
cailloux denses sur la pente.  
L'âme mangée par le devoir de terreur au centre des pôles et son envol capricieux ombre le  
départ vers plus rien.*

### XV

*Il y faut un muscle vainqueur et c'est bonheur que de la suivre longeant le grand mur de  
l'enceinte et forant sous la citadelle un trou de terre par où remonte, en clapots noirs, l'eau  
d'un sourd profond de sa peau.  
Le sang touche son front et pompe l'intérieur d'une perle soleil.*

### XVI

*La main que tend Écho est ronde de sang noir : elle a beaucoup nagé.  
Les poings aux hanches et des rameaux elle pose, entre des fleurs volant sur les ciels jaunes  
et son ventre à l'hémisphère second, parallèle dessous, achevant sa long' mue.*

## XVII

*Fit l'Amour des amours  
Le Pays des pays  
La matière qui fit  
Ce monde cet amour*

*Feict amor amori  
E pais paesi  
A materia qui feict  
Eist mundu eist amor*

## XVIII

*Sans doute plus loin que tout une petite femme lève vers le ciel de la Grand' Terre une main légèrement pour annoncer la course. Au canal ouvrant sur le con elle mime la mort en dansant déchirée. Et file l'or tranquille et par-dessus la mer. Arme son sang qui bat d'ailleurs pour longtemps rebâtir ce cœur qui est enfant.*

## XIX

*L'amour morte allée entre ses cuisses et vers tout le monde salue. À l'arrondi encor du cœur mangé de larves sur son tapis de trèfles où je m'assieds, vaguement nomme. Ce sont les courants vivants vendus au nombre qui procèdent à la découpe et baignent mon siège dans le lait noir du chien pleurant d'Écho, depuis l'étoile neige.*

XX

*Fit la Beauté partie  
La chair mangée de nids  
La matière qui fit  
Ce monde cet amour*

XXI

*Il y eut sans doute plus loin que tout une petite femme levant vers le ciel de la grand place  
une main légèrement pour embrasser la course.  
Une main pierre mangée de vivre.*

*Emmanuel Tugny, février 2007*

## Documents-et-caetera

---

### Nichita Stănescu

---

Nichita Stănescu, *Les arts poétiques possibles*  
(présentation et traduction de Pierre Drogi)

La date et la provenance du texte qui suit ne sont pas indiquées précisément par la revue *Manuscriptum*, revue du Musée de la Littérature roumaine, qui le donne, en 2003, comme un inédit. Nous ignorons même s'il s'agit d'un enregistrement radiophonique ou d'un enregistrement privé. Certaines allusions permettent de supposer qu'il fut écrit (ou prononcé) après la mauvaise réception par la critique d'un volume de poèmes intitulé *Epica Magna* et sous-titré *une iliade*, publié après sept années de silence éditorial, en 1979. Mais cela n'est qu'une hypothèse. Les phrases indiquées en italiques par la transcription semblent vouloir correspondre à une intonation particulière ou plus vraisemblablement indiquer une auto-citation – Nichita Stănescu faisant référence à un article de 1967 intitulé « Le mobile et le sens de la littérature », repris (après sa mort mais avec son assentiment) dans le volume *La Physiologie de la poésie*. Ce dernier article commente un extrait de l'épopée de *Gilgamesh*, présentée par Nichita Stănescu comme « ce qui est peut-être le plus ancien poème de l'humanité », et ce cri qui deviendra un motif de toute l'œuvre : « Il est mort mon ami Enkidu qui chassait avec moi les lions. » Le présent texte, comme l'article de 1967, s'efforce de replacer la parole écrite, poétique ou non, à son « origine » pour en ressaisir le sens. Notons qu'avec un humour très particulier, l'art poétique propre à Stănescu lui-même n'est exprimé ici qu'à travers des épisodes ou des citations ajoutées à Homère ou « trafiquées ». Il suffira de se reporter à l'*Odysée* pour mesurer les variations que Nichita Stănescu fait subir au récit de son aîné. Des images propres à l'auteur, mini poèmes stănesciens insérés dans sa trame, trouvent ainsi, à partir de la prose (en dérivant « vers une zone beaucoup plus ineffable »), le récit commenté.

Des cinq arts poétiques explicitement examinés dans le texte, c'est bien un

sixième qu'il s'agira d'en extraire si l'on veut sauver quelque chose de la « littérature » (en miettes) telle qu'elle est ici présentée. Douze élégies étaient déjà devenues Onze élégies (*La Cène secrète*) après qu'une élégie eut été retranchée par la censure : voici donc cinq arts poétiques dont un en filigrane, à tirer soi-même, comme une conséquence, du jeu de massacre opéré sur les prétendants... et ces autres prétendants : au titre de « poète ».

Cinq arts poétiques plus un en filigrane à l'usage des prétendants.  
Ou encore : comment rester vivant ...

### Les arts poétiques possibles (transcription depuis une bande magnétique)

J'embrasse le poète, et je lui dis d'être attentif à la critique, mais surtout de chercher à rester en vie. Parce que celui qui est en vie peut encore faire deux ou trois choses. Les morts meurent en beauté. Ils ont une posthimité. Et dans ce cas, ne laissons à titre posthume que *l'Iliade* et *l'Odyssee*.

Je ne peux pas m'ôter de la tête une de ces confessions fondamentales qui ont été faites au sujet de l'art et qui est insérée dans *l'Odyssee* dont j'ai pris connaissance sous de nombreuses variantes mais avec prédilection dans la traduction d'Eugène Lovinescu, lui qui a eu l'extraordinaire bon sens de sacrifier le rythme et l'ineffable du vers pour le manque de perfection du professeur de latin et de grec – notre grand critique d'entre les deux guerres, comme nous le savons tous et à qui nous commençons tous à rendre justice en tant que tel, comme à celui qui a fourni vraiment le fondement du langage critique dans le domaine spirituel roumain.

Qu'apprenons-nous au moment du retour d'Ulysse dans la salle aux prétendants, quand il rentre bel et bien à Ithaque après l'épisode assez agréable et étrange et ineffable avec Nausicaa, après qu'il est passé par une île où Calypso a toutes les raisons de l'accuser d'ingratitude et où il s'est révélé un tout petit peu digne de mépris ?

*In fine*, il rentre toutefois à la maison où sa vieille épouse lui a tressé pendant tout ce temps quelque chose, et, pour conclure, n'est-ce pas, il se trouve reconnu par sa vieille nourrice.

Naturellement, d'après quoi peut-il être reconnu ? Pas d'après une idée, pas

d'après un sentiment, mais d'après une cicatrice. Parce que, de nos jours, chez les modernes, les hommes quand ils commencent à grisonner ne se reconnaissent plus d'après leurs idées, mais seulement d'après leurs cicatrices. Alors il met le pied, accompagné de son fils Télémaque, dans la salle aux prétendants, où les prétendants banquetaient à qui mieux mieux. Et il se plante à la porte. À ses côtés, son merveilleux fils, son fils Télémaque qui aime sa maman, son papa, sa patrie et absolument tout le monde.

À ce moment là est relaté brusquement comment la fiction fait apparition pour la première fois. La fiction apparaît dans la littérature alors que celle-ci – la littérature –, de fait, est prédestinée à ne dire que ce dont il est question, ce dont on parle. Or elle ne peut pas dire ce dont il est question parce que dire ce dont il est question conduit en mode direct à la mort du personnage. Quand on le rend logique, il meurt.

D'ailleurs, quand est-ce qu'apparaît Athéna, aux yeux bleus, l'Athéna qui produit des miracles ? Quand Ulysse n'a plus aucun recours. Conformément à la logique de l'épopée, il lui faut crever. Et c'est alors justement que sous la forme d'un passereau ou sous d'autres formes elle donne âme et courage à ceux qui se tournent invaincus vers sa poitrine. C'est aussi ainsi qu'est née la littérature. Comme désir de l'homme de survivre malgré tout.

Et cependant, quand Ulysse se tient aux côtés de son fils dans l'embrasure de la porte, que tient-il à la main ? Deux javelots. Deux mains – deux javelots. Et Télémaque ? Deux mains – deux javelots. Ça fait quatre ! Tous ils aboutissent, normal, dans les poitrines de prétendants. Normal. Dans ce qui vient après, je ne peux pas laisser de côté cette métaphore d'une finesse incroyable qui « découle » de la prose, qui est traduite plutôt de la prose vers une zone beaucoup plus ineffable. La prose, soit dit en passant, est bien plus ineffable que le lyrisme, mais ceci est un problème très compliqué. Alors, n'est-ce pas, quatre prétendants. L'un d'entre eux meurt en renversant de son pied son siège. Et intervient cette remarque si fine qu'on dirait du Proust *avant la lettre* !. Il est dit : « Et le vin n'avait pas encore fini de se faire vin dans sa coupe qu'il rendit l'esprit ». À un autre on tranche rapidement la tête. Si rapidement que la tête vole à travers les airs en suppliant encore d'être laissée en vie. Ainsi fait-on percevoir une vitesse si courte entre les rêveries de celui qui meurt et sa bouche qu'il hurle encore alors qu'il n'y a plus de hurlement en elle.

Mais, *in fine*, apparaît aussi le poète Phémios qui est en fait un autoportrait d'Homère. Entre temps quatre-vingts prétendants avec cent soixante mains ont, n'est-ce pas, jeté cent soixante javelots, desquels deux se sont plantés au

dessus, deux en dessous, deux à droite, deux à gauche de la porte. Et un, de temps à autre, dirigé vers leurs poitrines. C'est alors qu'apparaît Athéna sous sa forme d'oiseau. Que la fiction apparaît dans la prose. On en termine avec les prétendants.

Et où se tenait pendant tout ce temps-là notre collègue, Phémios, le poète ? Où ça ? Sous le trône. Un trône en cuir tendu avec des clous de bronze.

Il s'extirpe de là-dessous — de sous son fauteuil en cuir de vache tendu avec des clous de bronze, il pose son hermine à côté du trône et s'empresse de tomber à genoux et d'embrasser ceux d'Ulysse ; alors se manifeste, pour ainsi dire, pour la première fois dans l'Histoire la nouvelle vague française, selon laquelle l'auteur ne sait rien de son personnage. Télémaque s'approche de l'oreille d'Ulysse et lui souffle quelque chose à l'oreille. Ulysse ne se fatigue pas à nous dire quoi. Et Phémios, le poète, débite le texte suivant qui est fondamental en tant qu'art poétique, en ce sens qu'on peut prétendre qu'il rassemble tous les arts poétiques possibles en un seul lieu, en résumé et *en titre*<sup>1</sup>, auxquels, tout passés et blanchis par quatre mille ans d'âge qu'ils soient, nous ne trouverions pas une virgule à reprendre. De même que nous ne pouvons pas perfectionner la pyramide, le plus grand socle destiné à supporter un point.

Phémios s'écrie : « Pardonne-moi et ne me tue pas ». *Voilà en quoi tient le premier art poétique. L'art de la survie. De la survie par le mot. Le désir de gagner pour soi l'immortalité à travers le mot. Le mot, partie intégrante du corps de l'homme est le moins périssable.*

Non ? Qu'est-ce qui résiste de nous ? L'os, on le fracture, le foie, on le fait éclater, le cœur, on le perce. Le mot, s'il est bien agencé, résiste davantage.

Donc : « Pardonne-moi et ne me tue pas ». La première phrase, non ? *Car enfin, quel est le sens de la littérature ? La survie par les moyens du mot, c'est-à-dire l'immortalité.* Allons, pourquoi nous cacher derrière notre petit doigt ? L'immortalité par les moyens du mot.

La seconde phrase, c'est la partie sociologique : « C'étaient des vivants, grands et forts, ils étaient nombreux et ils m'ont obligé à chanter à leur table ».

La troisième partie dit : « Mais c'est de moi seul que je tiens mon métier ».



*Car enfin la profession est de nature monadique*<sup>2</sup>. On ne l'apprend que seul, on ne l'apprend de personne. Puis après cela, il change un peu de direction. Il dit : « Mais j'apprends quelque chose par-delà mes chants ». À se demander, n'est-ce pas, si même les métaphysiciens n'auraient pas quelque chose de bon. Ensuite, il regarde longuement Ulysse et il lui dit : « C'est pourquoi je peux te chanter toi aussi, tout comme lui ».

Ici se clôt la confession, il se hâte, il prend sa lyre et s'éclipse en vitesse sur les marches où Ulysse s'occupait encore à massacrer les servantes infidèles.

Voilà ce que seraient, comprimés et exposés à la façon primitive, antique, les arts poétiques possibles.

Certains ont développé la première partie : « Pardonne-moi et ne me tue pas », d'autres ont développé la seconde partie, ce sont les partisans de la sociologie : « Ils étaient nombreux et c'est pourquoi j'ai chanté à leur table ». D'autres ont développé un art individualiste, hermétique : « Moi seul, je me suis appris mon métier » – d'autres – les arts hermétiques *et* mystiques : « Je suis par-dessus (ou par-delà) mes chants » et même quelques uns cet art mineur-là : « Mais moi je peux te chanter toi aussi, tout comme lui », lequel est très résistant comme on peut voir.

Il est très difficile d'écrire un *bon* vers. Un poète se juge d'après ce qu'il a en lui de merveilleux et non d'après ses échecs.

---

<sup>1</sup> en français dans le texte

<sup>2</sup> Dans une intervention prononcée au cénacle littéraire de Slobozia, en 1982, Nichita Stănescu développe et précise cette idée de la façon suivante : « Le secret de l'art tient à l'absence totale (en poésie) d'une nature concurrentielle. L'art possède une nature révélatrice et non concurrentielle. En poésie, il n'existe pas de Nadia Comăneci. Il n'existe pas d'athlète qui au saut en hauteur serait meilleur qu'un autre parce qu'il saute trois mètres quarante-cinq quand son concurrent ne passe que trois mètres trente-cinq. La poésie possède un caractère unique qui est son caractère de révélation et de nature monadique, comme dirait un vieux penseur grec, lequel a inventé, d'ailleurs, toute notre pensée contemporaine concernant le langage [littéralement : toute notre pensée logique contemporaine], pensée elle-même de nature monadique. La démocratie, dans le cas de l'art, ne doit pas être comprise comme un égalitarisme ou l'établissement de comparaisons mais comme une cohabitation au sein d'une révélation plus profonde... ». Et il ajoute : « ... nécessaire à un peuple ». Au-delà d'une phraséologie un peu confuse, qui fait apparemment référence à Parménide, c'est la portée politique du propos qui semble importante. Il ne s'agirait pas, dans l'esprit de Stănescu, de retrancher

la poésie de l'humanité pour en faire une entité sans porte ni fenêtres mais au contraire de préserver par elle, ou en elle, ou avec elle, le caractère singulier exprimé par chaque œuvre, son caractère irréductible à ce qui viendrait, par exemple dans la société, nier la singularité dans le commun. Des raisons politiques peuvent expliquer l'obscurité du propos comme justifier cette étrange conception « monadique » qui contredit, par ailleurs, toute la conception stănescienne de la poésie comme « communication ». On pourra se reporter sur ce point à deux textes parus dans *Éclats*, op. cit. : « Les mots et les non-mots en poésie », p. 51-52, et « La physiologie de la poésie ou à propos de la douleur », p. 53-54.

La répartition en paragraphes à l'intérieur des trois sections du texte est due au traducteur.

---

Nichita Stănescu (1933-1983) ; un des plus originaux poètes et théoriciens de la poésie en Roumanie. En France deux ouvrages lui ont été récemment consacrés, en totalité ou en partie, *Les Non-mots et autres poèmes* aux éditions Textuel, *Éclats, cinq poètes roumains*, aux éditions Comp'Act ; un dossier a paru également dans le numéro d'août-septembre 2006 de la revue *Europe*.

---

## Un inédit et deux poèmes tirés d'*Epica Magna*

Ce n'est pas le monde abstrait, Psyché,  
mais son mouvement, voilà  
ce que je voudrais voir  
si nous pouvions le voir.  
Alors mon âme, Psyché, se troublant :  
que fais-tu, me dit-elle, tu cherches à donner  
une définition à la poésie ! Tu t'aventures  
dans un domaine qui te dépasse !  
Non, criai-je, je ne prétends pas donner  
de définition à la poésie  
bien que de temps en temps  
elle arrête un verbe  
et de ses yeux étonnés y regarde les êtres  
et eux étonnés de descendre du verbe.  
Ce qui se meut  
n'est pas prévisible.  
Ce qui n'est pas prévisible  
est très difficile à définir.  
Peut seulement se trouver entouré de grands  
espaces immobiles, peut seulement être  
délimité.

*Traduction de Pierre Drogi*

*l'hiéroglyphe*

Quelle solitude  
de ne pas comprendre le sens  
lorsqu'il existe un sens

Et quelle solitude  
d'être aveugle en plein jour, —  
et sourd, quelle solitude  
au plus fort de la chanson

Mais ne pas comprendre  
lorsqu'il n'y a pas de sens  
être aveugle au plus profond de la nuit  
et sourd quand le silence est parfait, —  
ô, solitude de la solitude !

*le daimon s'adresse à moi*

Le feu arrive, me dit-il, sois vigilant, le feu arrive  
et tu verras de tes yeux les pierres devenir molles  
et les chamois sur les rochers se noyer  
dans le rocher ramolli

La mer, elle-même, tu la verras  
absorbée par le fleuve, et celui-ci  
absorbé par les rivières, et celles-ci  
absorbées par les sources, et celles-ci à leur tour  
absorbées par la soif d'un être qui court.

Tu verras, me dit le Daimon en s'adressant à moi,  
tu verras

comment les poissons seront asséchés  
et les baleines vont pourrir,

et les méduses s'évaporer,

car je te dis, le feu arrive, m'entends-tu ?

– Je t'entends mais que dois-je faire, moi ?

même si je t'entends que dois-je faire, moi,  
que puis-je faire, moi ?

– Deviens mots, m'a dit le Daimon,

vite, tant que tu peux encore te transformer

Change l'œil en mot

le nez et la bouche

l'organe viril de l'engendrement

les pieds qui trottent,

les cheveux qui ont commencé à blanchir

l'échine trop souvent recourbée, –

transforme-les en mots, vite, tant qu'il n'est pas trop tard

– Tu ne sais pas, ai-je dit au Daimon,

que le mot brûle,

que le verbe pourrit

que la parole

ne s'incarne pas mais se décorporéfie

J'ai planté un sentiment de bronze, tu le sais,

et il a bouilli à cause de la lumière du soleil

J'ai donné un nom à un enfant  
et le nom s'est brisé frappé par le temps et par les piafs  
– Je le sais, m'a dit le Däimon.  
Deviens mots, comme je te l'ai dit.

*Traductions d'Anca Vasiliu*

Jean Allouch

*La psychanalyse est-elle un exercice spirituel?*

EPEL

*D'une absence*

Avec un humour immanquablement corrosif, susceptible de frôler le sarcasme, il arrivait à Lacan de dire à tel ou tel de ses patients, à telle ou telle aussi bien, qui n'étaient pas venus à une ou à plusieurs séances et qui étaient sur le point d'énoncer un semblant de justification, « Rassurez-vous mon cher (ma chère) votre absence n'est pas passée inaperçue ! »

Je me plais à le croire. A bon entendeur salut !

*De l'enlèvement et pas seulement en politique*

On souffrira que je ne m'attarde pas outre mesure sur l'actualité politique de ce printemps, sur ce sinistre - *sinistra* en italien, chacun le sait, signifie *gauche* - annoncé qu'un aimable sursaut au second tour des législatives ne saurait, ne devrait pas effacer, sauf à constituer l'alibi rêvé pour tous ceux qui n'ont d'autre souci que celui de différer un *aggiornamento* pourtant indispensable. Bref, quelles que soient les victoires contre tel ou tel ténor de la droite, suivez mon regard, quel que soit le sauvetage attendu ou inespéré de certaines circonscriptions, véritables sanctuaires d'un passé aussi rouge que glorieux, il n'y a pas de quoi pavoiser ; à ne pas s'en aviser, le prix à payer, pour être légèrement différé, n'en serait pas moins dévastateur.

Cela étant il ne suffit pas de flairer l'enlèvement, voire même de l'annoncer, il faut s'essayer à le nommer au risque de heurter, de brutaliser, de profaner, de bouleverser, en un mot de déplaire, d'être désigné comme auteur d'un sacrilège. Moins directement périlleuses que d'autres, en cela qu'elles ne prennent pas pour cible l'espérance de vie, les *fatwas* existent néanmoins bel et bien au-delà

des frontières du monde de l'Islam, et celui de la psychanalyse n'y échappe pas, bien au contraire. D'où peut être ce ronronnement qui accompagne dans ce monde là un enlèvement qui n'a rien à envier à celui de la politique : la psychanalyse est en crise y entend-on répéter à longueur d'années - on s'en est fait l'écho ici même plus d'une fois - véritable antienne que jamais ne relaie quelque texte aussi vigoureux qu'original proposant une ouverture, un appel d'air, bref, une réflexion à même de provoquer quelques remue ménage ou méninges. Qu'est-ce donc qui menace aujourd'hui la survie - et là je pèse mes mots - de la psychanalyse, peut être plus gravement que la gauche dans notre pays et en Europe ? Sans m'y attarder je signale que ce rapprochement n'est pas sans fondements : le libéralisme forcené que l'on nous annonce et la sorte de ventre mou que lui oppose la gauche au titre d'une pseudo résistance ne vont pas sans constituer une grave menace pour la psychanalyse : voir ce qu'elle est devenue aux Etats-Unis, preuve s'il en est besoin que la démocratie, ou ce qui se nomme tel, ne suffit pas pour en garantir la survie à défaut de l'épanouissement. La menace est de l'ordre d'une hydre qui ne cesse de se renouveler sous des formes apparemment différentes mais qui recouvrent une constante.

En 1926 et dans les années à l'entour, Freud dénonçait non sans raisons la médecine, l'ordre médical qui voulaient asservir la psychanalyse en interdisant son exercice à quiconque n'était pas possesseur d'un diplôme de médecin. Le foyer de cette offensive contre l'analyse qualifiée par Freud de profane ou de laïque, *Laienaalyse*, c'est à dire pratiquée par des non médecins, se situait d'abord aux Etats-Unis contre lesquels, textes et correspondances en attestent, Freud n'avait pas de mots assez durs. Dans le cours des années 50 Lacan ne manqua pas de s'armer contre un identique danger de mort pour la psychanalyse, le péril venant toujours des Etats-Unis, base principale de la toute puissante internationale de la psychanalyse (IPA) : l'ordre médical y régnait sans conteste à la suite de la défaite de Freud dans les années 20 mais l'exercice de son pouvoir s'effectuait par le relais de cette internationale devenue tout à la fois église et bureaucratie mortifères. Il appartient à Lacan de nommer, à la suite de Freud, l'*american way of life* comme constituant le socle d'un mode de pensée bien peu compatible avec celui qu'implique la psychanalyse en toute sa rigueur et il lui appartient aussi de désigner inlassablement la psychologie sous toutes ses formes, le *psychologisme* comme étant le fer de lance de cette adversité systématique. Freud avait déjà observé que l'essence de tous les fonctionnements institutionnels et sociaux au service de l'intérêt économique d'ordre capitaliste était constituée par la mise en avant du *moi*, instance unique,



siège de la conscience renvoyant aux ténèbres de l'ignorance tout ce qui pouvait évoquer l'inconscient, le pulsionnel et la sexualité de tous les âges et sous toutes ses formes, y compris les plus dérangeantes.

Aujourd'hui, un quart de siècle après la mort de Lacan, les formes nouvelles de la psychologie, le cognitivisme et les neurosciences dans leur ensemble s'auto désignent comme l'adversaire de la psychanalyse au moyen de leurs visées que l'on peut bien dire *impérialistes* en cela qu'elles entendent rendre compte *scientifiquement* de toutes les formes de la pensée, réduire même celles-ci au système neuronal et attribuer au trésor génétique le recel des mystères de toute forme de pathologie non seulement physique mais affectant aussi bien *l'esprit*.

*Retenez ce terme d'esprit !*

Cette reconnaissance des avancées permanentes de la pensée *psychologiste* ne suffit pas : certains psychanalystes, ils ne sont pas nombreux, en viennent aujourd'hui, suivant en cela certains fils de la pensée lacanienne les moins reconnus et pourtant sans doute les plus subversifs au regard de cette pensée dominante, à pointer comment la psychanalyse contemporaine, dans sa réflexion diversifiée aussi bien que dans sa pratique, a été et continue d'être gangrenée par cette psychologie au service de la mise en coupe réglée de l'être, de son *formatage* - pour user d'un vilain terme à la mode - selon les normes d'une postmodernité porteuse d'un évidement de la pensée, de la politique notamment mais de la psychanalyse aussi bien.

C'est dans cette perspective, moins celle d'une dénonciation, encore qu'il ne s'interdise pas le trait polémiste et le verbe tranchant, que celle d'un renversement de perspective, renversement de mode de pensée, qu'il faut inscrire ce petit ouvrage de Jean Allouch. L'entreprise, qui peut heureusement prêter à discussion en tel ou tel temps de son argumentation, prend son essor à partir des diverses interpellations de la psychanalyse, de Lacan plus particulièrement, que Michel Foucault ne manqua pas de répéter, plus particulièrement dans les ultimes temps de son œuvre et de sa vie, celles où *le souci de soi* devint l'axe central d'une démarche qui entendait opposer une éthique de vie, un mode d'être centré sur *l'esprit*, sur la *spiritualité* aux prétentions sans limites d'un *savoir* lui-même au service d'un *biopouvoir* attaché au contrôle des citoyens dans leurs démarches les plus intimes.

Pendant longtemps, et aujourd'hui encore, les interpellations foucauldienne qui mettaient en cause, parfois non sans violence, la psychanalyse et ses dérives aussi bien sanitaires que légiférantes, furent fort mal reçues par les psychanalystes qui collaient volontiers à Foucault l'étiquette d'anti psychanalyse. Il faut

dire qu'à cette époque les psychanalystes dans leur ensemble, en dépit des références appuyées qu'y faisait Lacan, ignoraient tout d'un auteur aujourd'hui volontiers mis à toutes les sauces, Georges Canguilhem pour ne pas le nommer. C'est une lecture radicalement différente que propose Jean Allouch : elle consiste à entendre ces appels foucauldien comme autant de moyens pour les psychanalystes de s'extraire des débats oiseux sur le statut de la psychanalyse, science, religion, art etc... pour retrouver leur généalogie, celle qui les ferait rencontrer les principes d'une *spiritualité* que Foucault expose non seulement dans ses derniers ouvrages mais aussi dans ses cours au Collège de France, textes parmi les plus importants de la pensée du siècle vingtième, qui ont nom *Le Pouvoir psychiatrique*, *Les Anormaux*, *L'herméneutique du sujet*. Evidemment les termes d'*esprit*, de *spiritualité* en feront frémir plus d'un qui précisément, de ces termes, ne conservent que leur acception chrétienne lorsque Foucault dénonce inlassablement dans le christianisme un recouvrement quelque peu pervers de la conception de cette spiritualité que nous a léguée la civilisation grecque. Et Allouch de montrer combien ce terme d'*esprit* nous est familier sans que pour autant nous en usions dans la perspective chrétienne, qu'il s'agisse de ces *traits d'esprit*, de ces idées qui traversent notre *esprit* ou qui nous y viennent, de montrer comment, à la suite de Foucault qui depuis son extériorité en repérait les ravages mieux encore peut être que Lacan, le psychologisme le plus actif s'empare des concepts par trop galvaudés de la psychanalyse, celui de sujet par exemple progressivement absorbé par celui d'individu, voire d'*usager* lorsqu'il fut question de réglementer la pratique psychanalytique. Jean Allouch est ainsi conduit, au-delà du repérage du frayage foucauldien, à mettre en évidence combien et comment, dans ses principes et dans les aspects les plus concrets de sa pratique - l'argent, le transfert, l'association d'idées - , la psychanalyse est profondément en rapport avec la spiritualité des Grecs ; Allouch s'atèle simultanément à cerner en quoi, par où, la psychanalyse en est venue à être *enlisée* dans le psychologisme ambiant, celui du discours scientiste et celui du discours du *tout venant* aussi bien, et cela sous cette forme d'apparence la plus anodine, la plus acceptée, qui ne semble plus connaître aujourd'hui de limites, constituée par ces trois lettres, *psy*, dans lesquelles la psychanalyse perd son âme, son éthique et sa puissance politique. D'où cette proposition concrète, radicale, point de départ d'une pensée rénovatrice, de nommer *spychanalyse* la psychanalyse, modalité à même d'évacuer ce *psy* de la psychologie et du psychologisme pour ouvrir à la *spyrualité*, le y maintenu signalant l'excentricité de la place du psychanalyste. L'opération pourra sembler emprunte de formalisme, être de l'ordre d'un jeu

de mots, elle n'est pourtant rien moins que lacanienne, ratifiant une fois de plus et sans y insister lourdement, ce primat de la langue - *lalangue* - par où s'opèrent les avancées ou les reculs, ceux de l'audace lacanienne ou ceux des emprises totalitaires. « 'Spychanalyse', c'est ce que disent spontanément les enfants de France, ou encore les gens qu'ont dit incultes pour cette raison que leur culture n'est pas la nôtre ». Petite phrase témoin de ce qu'Allouch sait faire alterner avec dextérité les phrases savantes et celles qui « parlent » à tout un chacun.

Après avoir ainsi montré dans la première partie de son *opuscule* - faut-il ici le rappeler ce beau terme est celui dont usait Machiavel pour parler de son *opus* majeur, rien moins que *Le Prince* - comment Foucault indique à la psychanalyse ses origines déniées, illustrant le bien fondé de ces balises en les confrontant aux fondamentaux de la pratique psychanalytique, Allouch fait retour à Lacan pour établir que l'auteur des *Ecrits* n'aura cessé de mettre en valeur cette dimension de la spiritualité, comment Lacan aura tenté sans relâche de relever ce défi foucauldien, tâche qu'Allouch entend ainsi poursuivre par son propre travail.

Je l'ai dit, tout dans la démarche d'Allouch, dont le ton un rien professoral ne manquera pas de faire obstacle à une meilleure réception, n'est pas indiscutable, à commencer par le retour *in fine* d'une thèse que l'on eut pu croire abandonnée, celle d'une *rupture* entre Freud et Lacan. Mais pour importantes que puissent être telle ou telle de ces divergences, l'essentiel de ce travail est autre, à savoir son apport que je crois plus qu'utile, incontournable, au combat commun contre l'enlèvement aussi silencieux que pernicieux de la psychanalyse, de l'héritage de Freud et de Lacan.

## **La chronique de Claude Adelen**

---

*Lettre à Olivier Barbarant au sujet de la publication des Œuvres poétiques complètes d'Aragon dans la Bibliothèque de la Pléiade.*

Paris, le 20 juin

Cher Olivier Barbarant,

J'ai déjà signalé l'événement dans le Numéro de juin d'*Action poétique*. Avant même la sortie en librairie des deux volumes. L'importance de cette publication

d'Aragon en Pléiade. J'ai maintenant eu loisir de lire la plus grande partie des trois ou quatre mille pages de cette édition, et je tenais à vous écrire cette lettre. Une lettre d'enthousiasme et une lettre de colère.

Colère et indignation d'abord, devant les réactions scandaleuses de la « critique » qu'on a pu découvrir ici ou là dans la presse. Toujours les mêmes écrivains médiatiques, qu'on a vu une fois étaler leur suffisance de médiocres, dans des journaux qui ne parlent jamais de poésie. Des scribes qui ne méritent que notre mépris. Ne disait-il pas, Aragon : « Il y a une sorte de persécutés persécuteurs qu'on nomme *critiques* »<sup>1</sup> J'ai lu des articles écrits par des gens qui visiblement n'avaient pas ouvert les livres, et qui se permettaient de faire la fine bouche devant une œuvre qu'ils ne connaissent pas, ou qu'ils refusent de connaître, par obstination idéologique, crispés qu'ils sont dans les clichés qui les rassurent quand il s'agit de se confronter au monstre-langue qu'est la poésie d'Aragon. Lisez-moi d'abord demandait-il comme il avait en son temps demandé qu'on lût Victor Hugo. Quel développement ne ferait-on pas sur ce parallélisme du destin de ces deux poètes ? Hugo, pour Lecomte de Lisle était « un Himalaya de bêtise », Aragon ennue Monsieur Sollers, qui considère *Le Fou d'Elsa*, comme un « dérapage coranique ». Cela se passe de commentaires. Et il y a même de mes amis pour qui ce monument de poésie qui domine la production des années soixante n'est autre chose qu'un « exercice en imitation du *Soulier de Satin* », dans lequel Aragon envierait « la grossièreté, la brutalité, pour tout dire l'insolence de l'homme de théâtre Claudel. Est-il juste que ce soit un catholique, homme de droite qui parle si bien du peuple ? »<sup>2</sup> De tels propos m'attristent. On ne pourrait y répondre qu'en demandant qu'on relise je ne sais pas moi, par exemple le poème de « *l'homme du Mardj en réponse à l'étanger* ».

Quoi ! Un tel sérieux, une telle somme d'érudition, un tel labeur de tant d'années, une telle honnêteté intellectuelle, dans la présentation, l'établissement de la chronologie, les notices et notules à la fois précises et jamais encombrantes qui éclairent les poèmes, un tel corpus entre nos mains...

Quoi ! Un tel respect, un tel souci d'objectivité, de clarification du contexte dans lequel cette poésie s'est manifestée. Un travail que je ne peux comparer qu'à celui de Jean Massin dans l'édition des œuvres complètes d'Hugo...

Quoi ! Un tel instrument de connaissance mis à la disposition des générations actuelles et futures de lecteurs, et peut-être aussi de poètes, qui ne connaissent

pas toujours l'Histoire de ce siècle dernier qui fut le nôtre tout de même et qu'Aragon aura traversé de part en part, ce siècle d'égarement, d'espoirs bafoués, d'utopies renversées, cette coupe de mensonge et d'amertume que nous avons bue maintenant jusqu'à la lie. Et dont il témoigne. Et faudrait-il encore citer la trop fameuse strophe : « *Quoi je me suis trompé cent mille fois de route / (...) Eh bien donc j'ai perdu ma vie et mes chaussures...* »

Un tel outil de travail à disposition des enseignants qui voudront encore défendre la littérature française si gravement menacée dans nos classes de lycée...

Quoi ! Un tel océan de langage, un tel labyrinthe de lyrisme et d'anti-lyrisme, avec le fil d'Ariane pour l'explorer, et je pense ici en particulier à l'admirable notice que vous avez rédigée pour *le Roman inachevé*, dont je voudrais citer pour seul exemple un fragment : « *Avant le Fou d'Elsa, aucun livre poétique français du XX<sup>e</sup> siècle n'avait à ce point parcouru les possibilités de la lyre (...) Aragon montre qu'aucun ordre supérieur auquel le poète aurait accès, aucune certitude ne peuvent plus justifier les formes unifiées, l'ordre ancien des régularités. Alors que la plupart des modernes répondront à ce constat par l'abandon des formes fixes, Aragon en 1956 parvient à en faire entendre les splendeurs et les misères, la puissance imaginaire et les charmes douteux, dans une explosion de mélodies qui coïncide avec leur déstabilisation* »

Tout cela pour des coassements de grenouilles, des affirmations péremptoires, ou des à peu près ! Ils ne changent pas ! Ils restent crispés dans leurs clichés, leurs certitudes. Rien à faire ils ne veulent pas lire. Cher Olivier Barbarant, c'est en poète que vous avez dirigé l'établissement de cette édition. On reconnaîtra les vrais lecteurs de poésie, à ceux qui n'auront pas eu peur d'affronter *l'inconnu* que demeure pour nous Aragon, même si, modestement, nous croyions le connaître.

Mais une lettre d'enthousiasme aussi ! Il est certain qu'on ne peut passer sur les faiblesses de *Persécuté persécuteur* (encore que, moi, je trouve un poème comme *Lycanthropie contemporaine* admirable, autant que les grands textes de la dernière période), on ne peut pas ne pas voir les ratés de *Hourra l'Oural, des Caravanes*, mais l'on pourra dire ce qu'on voudra des *Yeux et la Mémoire*, ce recueil « qui passe pour des plus mal famés » comme l'écrit Bernard Leuillot, avant de condamner, il faut lire ce livre comme on lirait *Les voix intérieures*. Ce livre dans lequel s'introduit l'ombre du double qu'on rencontrera bientôt sur le Pont Neuf, et je le défendrai ce recueil, ne fût-ce que pour un seul poème,

*Les Vêpres interrompues*, pour ce qu'il contient déjà en germe tout l'avenir d'une écriture insurpassable, tant de vers qui se glissent en contrebande dans le prosélytisme du discours officiel « *Ce que je garde en moi je l'étouffe et le tue* ». Et dites-moi, messieurs les dégoûtés, avez-vous lu *le Poème du 19 juin 1954*? Des faiblesses.

Et comment ne pas redécouvrir sans en être bouleversé *le Poème à crier dans les ruines*, et les invectives jubilatoires de *la Grande Gaieté*, du *Musée Grévin*? Comment ne pas reconnaître qu'il y a des poèmes de la seconde période d'Aragon, qui sont devenus qu'on le veuille ou non des monuments du patrimoine littéraire, *Les yeux d'Elsa*, *La Rose et le réséda*, *Je vous salue ma France aux yeux de tourterelle...*?

Vous expliquez parfaitement cette spécificité de la poésie d'Aragon, son mécanisme de fonctionnement qui consiste à pousser toujours jusqu'à leurs plus extrêmes limites les ressources formelles de la poésie, jusqu'à les épuiser, puis enfin à les transgresser, pour faire resurgir, des cendres du vers libre un chant le plus pur, une romance brisée, puis du moulin à prière de l'alexandrin aller vers l'accomplissement final, au-delà du lyrisme et du chant, des grandes œuvres de la dernière période. Ah! liront-ils enfin sans préjugés, *les Poètes*, *les Chambres*, *Il ne m'est Paris que d'Elsa*, et ces poèmes devant lesquels je reste sans voix, *À Hölderlin*, *Chant pour Slava*, j'en passe, *les Adieux*, et cette insurpassable *Cantate à André Masson* :

*Le bordel n'est pas fini  
Partout naissent les Babylone  
Jamais nous ne finirons le tour  
Des Tours  
Bien désuète  
Est la partouze des débuts du siècle*

Cher Olivier Barbarant, je ne suis pas un inconditionnel d'Aragon, même s'il a décidé pour une bonne part de mes orientations esthétiques, (les lectures des *Poètes*, puis du *Fou d'Elsa* en 1963 furent pour moi quand j'avais vingt ans des rencontres décisives), mais j'ai voulu laisser ici parler mon « émotion concrète », après ce nouveau parcours. On peut voir grâce à vous Aragon tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change.

*J'irai donc me laver dans la parole amère,*

Enfin, «de l'autre côté des choses» voici l'homme que j'ai connu dans ma jeunesse, quand j'étais encore «candidat au baccalauréat poétique» : Celui qui me disait toujours «je vais te dire une chose de caractère «intime», et l'on n'avait jamais rien appris du secret enfoui.

*Ces secrets partout qu'il expose*

*Ce sont des oiseaux déguisés*

Nous sommes nombreux à lui devoir l'impulsion première, à lui, à Elsa, aux *Lettres françaises*. Certains ont l'honnêteté de le reconnaître. D'autres non.

Je tiens également à saluer par cette lettre, tous ceux qui, autour de vous et de Jean Ristat, ont contribué à cette très grande réussite éditoriale, Daniel Bougnoux, François et Marie-Thérèse Eychart, Nathalie Limat-Letellier, Jean-Baptiste Para, Jamal Eddine Bencheikh, Philippe Forest, Bernard Leuillot. J'ai apprécié leur mesure, leur modestie de chercheurs, les clartés de leurs explications, politiques, idéologiques, techniques, linguistiques. Jamais ils n'ont laissé dériver cette édition (y compris pour les recueils qui prêtent le plus à contestation), vers une érudition gratuite, de façon qu'elle soit une édition à la fois savante et ouverte au plus large public. Jamais ils n'ont voulu, dans la mise en perspective des textes, donner prise à la polémique<sup>1</sup>. Au contraire, ils ont su, en historiens, démêler les complications politiques au milieu desquelles certains recueils ont vu le jour.

Certes, le mensonge, ou «le mentir vrai», la dénégation, l'omission, la complaisance envers ses courtisans, la théâtralisation de soi jusqu'à la bouffonnerie (Aragon torse nu à la fête de *l'Huma*, Aragon et ses masques blancs) font partie de l'Homme Aragon (qui était un homme double, ou triple...). Une analyse de ces aspects serait sans doute éclairante, à condition qu'elle soit objective, qu'elle soit une mise en lumière de ce qui, dans ses abîmes personnels explique les postures publiques et les plus impardonnables silences... Aragon est tout de même l'enfant naturel d'un préfet de police, et n'a vraiment prononcé «le mot» que dans un bouleversant poème du *Domaine Privé* en 1942<sup>4</sup>, avant qu'il ne s'explique dans *Le Roman Inachevé*.

*L'armoire de bois blanc que tu couvris de roses  
Pour lui tu l'aurais peinte et non pour moi maman*

Mais ceci est une autre histoire, et ne relève pas d'une édition destinée à enrichir notre patrimoine poétique. Un monument fait de remous et de fumées, un ouragan d'images, de rythmes, l'une des œuvres majeures de notre littérature. L'envoûtement, le charme, le trouble, les pires faiblesses, et des splendeurs inégalées.

Eh oui, messieurs !

Reste que, pour tous les *Fous* de poésie, (J'en connais quelques-uns<sup>5</sup>, et cela fait chaud au cœur) la lecture de cette édition les mettra en présence d'un monstre de parole. D'une « parole-vie » qui est fondamentalement une interrogation sur l'énigme dont tout le monde se détourne la plupart du temps : Qu'est-ce que ma vie au bout du compte ? Ma vie ? « *Il aurait fallu m'aimer pour moi-même, avoue l'homme de théâtre, Je n'avais rien à offrir. Et puis qui ça moi-même. Je changeais tout le temps de rôle...* »<sup>6</sup> Toute une longue vie dévorée par la parole. Par la folie d'écrire. Une danse de langage, une écriture sensuelle qui semble celle-là même du corps charnel, *corps écrit* qui s'interroge désespérément sur sa propre identité, qui cherche à comprendre « ce qui l'habite et qui l'obsède », pourquoi il souffre de n'être jamais assez aimé. Un homme rempli d'effroi par le sentiment originel de l'abandon. Le feu qui l'habitait ne s'est jamais éteint. Longtemps encore, le grand âge venu (admirable chant du corps vieillissant), quand le temps commençait à lui manquer, bien qu'il ne passât plus, le vieil homme cherchait à comprendre pour quoi il était passé « à côté de tout ».

Pour moi, toute l'œuvre d'Aragon n'est rien d'autre que cela : une leçon de ténèbres dans le langage, le roman d'une vie à crier dans les ruines : « *je t'enseigne ô mon petit, les mathématiques du malheur, je t'interdis d'oublier jamais où tu vas comme moi tomber au bout du compte, d'oublier la folie étrange de nier l'horreur, je t'interdis d'oublier la leçon du désespoir.* »<sup>7</sup>

À de tels propos, on peut choisir de faire la sourde oreille.

Silence.

Merci encore, cher Olivier Barbarant, à vous et à tous ceux qui ont collaboré avec vous, d'avoir mis au jour cette œuvre toujours vivante.

Cette lettre sera accompagnée, dans le Numéro d'Action poétique d'un poème extrait d'une suite consacrée à Aragon, *le coquillage d'Hardelot*. C'est pris dans un livre à paraître, que j'ai appelé « *Je déteste les dieux qui n'ont pas mal aux pieds* » et qui est un diptyque Hugo-Aragon.



---

1 Le Paysan de Paris (Le songe du paysan)

2 Jacques Darras. Aujourd'hui poème N°82

3 Un seul exemple, le discret rappel, sans commentaire, du départ d'André Breton pour l'Amérique, pendant la guerre, et l'on appréciera soi-même la qualité morale du *Deshonneur des Poètes* de B. Peret, lui aussi en lieu sûr de l'autre côté de l'Atlantique.

4 Le Temps des cerises

5 Henri Deluy a lu en 15 jours les deux tomes, in extenso, André Velter me déclarait aussi avoir été subjugué par la puissance de l'œuvre et s'insurgeait comme moi devant l'analphabétisme et la mauvaise foi de la critique, Charles Dobzynski enfin, vrai lecteur d'Aragon rend compte avec justesse de sa lecture dans le N° d'*Aujourd'hui* poème déjà cité.

6 Théâtre/Roman : Et puis il y a Marie

7 Théâtre/Roman : Les propos décousus

## POST SCRIPTUM

H.D.

Non, pas le hasard mais un voyage au Québec, fin mai / début juin ; après la lecture, in extenso, huit heures par jour, des 3328 pages des deux volumes des éditions de « La Pléiade », « Œuvres poétiques complètes », d'Aragon ; je me retrouve, à Montréal, avec, entre les mains, 1630 autres pages : Lili Brik · Elsa Triolet : « Correspondance, 1921-1970 », traduit du russe sous la direction de Léon Robel, par Marianne Delranc, Hélène Ravaisse, Hélène Rol-Tanguy, Simone Sentz-Michel, Jean Pérus et Léon Robel, préface et notes de Léon Robel (Gallimard 2000 ), que je n'avais pas lu ; donc, un premier coup d'œil.

Retour à Ivry-sur Seine, élections ( non, pas de quoi pavoiser, vraiment pas) ; passage en librairie, achat du volume. Une semaine de lecture, presque ininterrompue, de ce formidable pavé, de ce long cheminement des relations entre les deux fameuses sœurs, dont on peut dire, pour reprendre une formule qu'elles appliquent à d'autres « qu'elles ont quelque chose dans la tête » .

Ce qui brûle : l'absence, le creux en creux, et la grave tenacité d'une présence dispersée à laquelle l'accumulation des faits et des détails donne une extraordinaire densité.

Absence, voyons les dates, 1921-1970 : pratiquement aucune évocation marquante d'événements d'une importance capitale pour l'histoire contemporaine, et que les deux femmes ont connus de près ( deux, trois, quelques exemples : les procès staliniens, la guerre d'Espagne, la guerre 39-45, les guerres coloniales, le XX<sup>e</sup> Congrès du PCUS, 1968, etc, etc...).

Bien sûr, on sait pourquoi, la prudence, la censure, n'empêche.

Présence : la longueur des jupes, la taille des deux sœurs, leurs poids, la couleur du poil de diverses chiennes, l'épaisseur d'une paroi, les épreuves à corriger, la santé du gardien, la recherche d'un appartement, la couleur d'un soutien-gorge, l'amitié des amis, tout un tas de notations apparemment de peu intérêt ; pourtant, l'ensemble, par je ne sais quel miracle de l'écriture, par je ne sais quels détours de phrases à peine sensibles, par une répétition qui se veut telle, et de surface, par un silence soudain lourd, par l'effet des notes, très précises, par l'insistance sur l'intense activité d'Aragon écrivain, sur ces choses presque impersonnelles, souvent obscures et continues, qui constituent les mouvements d'écriture d'une époque, sur le travail d'Aragon et d'Elsa Triolet, et sur celui de Maïakovski, sur ce qui se traduit, ou s'applique, ou s'éprouve dans l'écriture et dans la destinée des choses ; par ce tout qui se tisse de page en page, quelquefois longuement, par l'effet de cette vérité qui aurait son mot à dire mais qui ne le dit jamais, un monument parvient à se construire sous nos doigts, d'une extraordinaire persuasion.

C'est l'écriture qui se donne : l'écriture sur le terrain, la passion, un peu sotté, un peu inutile, un peu dérisoire, pour la fantastique aventure de la littérature. C'est merveilleux, c'est redoutable. Croyez-moi.

Ma mère dit que je suis laide. Ma mère dit que je ressemble à une sorcière avec mes cheveux rouges. Ma mère se fait les cheveux rouges. Processus d'élimination de l'autre, de l'autre femme. Mais je ne suis pas une autre femme. Je reviens sur mes pas. Je retourne au bercail. Je vais retrouver ma tribu. Je vais vers ceux qui comme moi. Ceux qui écoutent. Et entendent. Et comprennent. Ceux qui parlent la même langue. Ceux qui n'ont pas besoin de poser des questions. Ceux qui en posent tout le temps. Qu'est-ce que tu as dedans les doigts ? Et dans les bras et dans la bouche ? C'est. Tu mens tu mens. Pourquoi mens-tu ? Et la magie ? Où l'as-tu mise ? Sors de tes sacs tes pouvoirs et tes mots. Entame psalmodies qui redonnent le souffle. Affiche tes erreurs tes errements passés. Sors donc tout des placards. Baumes invraisemblables. Les onguents et la voix. La voix guérit tu le sais. Tu le sais que tout passe par-là. Souffle dans les tuyaux. Ceux de bois et de cuivre et de corne et de calcaire aussi. Tape les peaux tendues. Et fais beaucoup de bruit. Réveille les esprits. Et rameute les troupes. Et attroupe la meute. Comme une caravane qui se forme en chemin. Les mages en marche vers la mer. Ceux qui crient. Ceux qui murmurent. Ceux qui lacèrent le papier. Ceux qui grattent la terre. Et les chasseurs de vent. Et les faiseurs de thé bien chaud. Et les lecteurs d'entrailles. Et même celle qui pose sa main sur le front des anciens pour savoir leurs pensées. Mais lequel d'entre nous apaise la douleur/apporte guérison ? Nul d'entre eux ne le sait. Alors, corne de brume, trompette, cadre à faire naître et ballon d'or, tous ils s'agitent.

*All during the day you have to be careful that you play the right game*

(Louise Bourgeois)

À la question « quoi de neuf ? » il est arrivé à Salvador Dali de répondre : « Vélasquez ». Aujourd'hui, samedi 16 juin à 22 : 00, veille du tour 2 de quoi vous savez (mais que vous aurez peut-être un peu oublié quand paraîtra etc., à moins que cela n'insiste lourdement dans un after hélas prévisible), si l'on me posait cette question, à brûle-pourpoint je répondrais : « Maine Océan ».

### La langue, l'espace

Ce film de Jacques Rozier, sorti en 1986, que je viens de revoir donc, est un sacré chef d'oeuvre ! D'une certaine manière, on peut dire que ce n'est pas « un film français ». Une des questions qu'il pose est justement celle de la langue. La langue française, et ses usages multiples (dissonnants). Les niveaux, les contextes d'énonciation, les codes sociaux. Voir entre autres scènes celle du procès, dans laquelle la plaidoirie de l'avocate porte précisément - politiquement - sur cette question, jusqu'à l'absurde, l'incompréhensible face au standard judiciaire. Et bien sûr la scène du train au début, avec la belle brésilienne et le *schtong* de la machine à composer, *schtong-à-la-gare* (pas de mot dans la langue pour décrire mieux l'opération ! - l'onomatopée, création de mot, catégorie d'interjection émise pour simuler un bruit particulier associé à une chose ou à un être). Autre point, l'espace est partout, élément de liaison et de déliaison des blocs du film, rendus comme erratiques par son insistance : la scène finale, que j'avais trouvée longue à la sortie du film, me paraît tout simplement géniale aujourd'hui, sans une seconde de trop. Cette retrouvaille avec le « plancher des vaches » (on ne peut mieux dire : Menez, reprenant pied pour son malheur après cette folle parenthèse, rejoint en effet le monde des vaches, le monde de la gent portant casquette - flics, contrôleurs... « toute la smala ! » comme le formule magnifiquement Yves Afonso -, qui s'est fissuré un trop court moment pour lui), par étapes rigoureusement maritimes (= le plus gros bateau ne peut pas s'approcher au risque de l'ensablage, donc il faut un deuxième bateau moins gros, qui lui-même, etc.) a quelque chose d'époustouflant dans son épure même !

## Le contraire du gris

Dire que l'édition ça va mal, que personne ne lit plus etc., on peut. Alors qu'est-ce qu'on fait ? Par exemple des little single, des petits uniques (ou célibataires). Un format, une forme. C'est ce que fait depuis quelques années Éric Suchère, à ses frais et à son énergie de dénicheur, de lecteur. Dites toujours que je « renvoie l'ascenseur » ou quelque chose d'approchant. Je vous réponds que les non-dupes errent, et que renvoyer l'ascenseur comme on dit si joliment c'est la moindre des politesses. Incroyable, ce que cette métaphore, tellement *ad nauseam* dans les milieux, a de vulgaire (= ça empêche de penser). Présentement, Éric S publie un little single de Pierre Mabile, *Le contraire du gris*. 28 p. (5 euros). C'est court. C'est juste. C'est beau.

Extraits :

*Étant donné le suspens de la poussière rougeoyante au-dessus des tons de terres  
Étant donné que le violet en stagnation dans le rouge brique est comme un sanglot*  
**(le contraire du gris)**

•  
*Dans un flash  
ses bras ouverts dessinent  
un unique horizon  
descendant l'escalier  
oooh  
chanteuse  
cheveux courts  
au centre de l'escalier  
courte veste noire sur jambes  
nues bras ouverts oh tellement trop  
belle et en plus elle s'appelle*

Zizi

**(alerte orange)**

## Pourquoi traduire les titres ?

Une question peut-être idiote, mais je me dis qu'elle pourrait être mise à l'épreuve. À l'épreuve des faits de traduction. Deux exemples récents :

1. *The Art of Forgetting the Unpleasant* (Powys). Traduction : *L'art d'oublier le déplaisir*.

2. *The Senses of Walden* (Cavell). Traduction : *Sens de Walden*.

Il n'y a aucun commentaire à faire. Ces traductions sont... surprenantes. Elles n'augurent d'ailleurs aucunement du reste, qui semble très bon à première vue. Alors pourquoi ?

**Mais tout ce qui est excellent est aussi difficile que rare**

(dernière phrase de l'Éthique, traduction Guérinot)

Je finis avec une image, celle d'Annie Zadek au musée Zadkine, le jeudi 24 mai dernier. Lisant, fragile mais déterminée, droite, de noire vêtue, magnifique. En l'écoutant et en la regardant, je me disais : c'est ça ! Particulièrement belle, tendue, sobre et sans faux-semblant la lecture d'une partie du chant XI de l'Odyssée (traduction Victor Bérard).

Idem pour tout ce qui a suivi : « *Destruction du père. Reconstruction du père* » (Louise Bourgeois) puis des passages de textes d'Annie Z : « *La Condition des soies* » (Minuit, 1982, épuisé), « *Vivant* » (Fourbis, 1997), « *Roi de la valse* » (L. Mauguin, 1998), « *Douleur au membre fantôme (Figures de Woyzeck)* » (Les Solitaires Intempestifs, 2004), « *Izieu-Waldersbach* » (inédit, livre en cours d'écriture dont le titre est *Droit au retour*).

**Christophe Marchand-Kiss**

*... et compagnie !*

---

Rome, c'est quoi ? — Tout le monde le sait, Rome est une belle ville : de la piazza di Spagna à la piazza Navone, du Panthéon au Forum, des jardins de la villa Borghese à ceux de la villa Pamphili. Cependant c'est du centre historique de la ville dont on parle, et non de la ville en soi. Et le centre historique, ce n'est pas tout Rome, ce serait même aujourd'hui *autre chose* que Rome, des quartiers aux richesses certes innombrables (et pour beaucoup inaccessibles) livrés à des millions de touristes fagotés à la diable, comme si l'heure de se presser piazza di Spagna (record absolu d'affluence devant, dans le désordre, la piazza Navone, la fontaine de Trevi, le Panthéon, le Vatican où les bouffeurs de glace esquissent une queue de sept cent mètres pour atteindre la chapelle Sixtine où la surprise, voire le plaisir esthétique sont désormais interdits, et le Campo dei Fiori, où le jet de bouteille vide le samedi soir, vers une heure du matin, est devenu un sport admis) était aussi l'heure d'aller à la plage d'Ostie (une sorte d'immondice dénommé plage) ou à Fregene, au nord de Rome qui, comme partout en Italie, près des grands centres urbains, déroule son sable privatisé bien lissé, orné de

transats et de parasols, quand le populaire, qui en est parfois séparé par des grillages, se vautre sur du sable gratuit couvert d'ordures, contemplant derrière lui les avions qui atterrissent à l'aéroport de Fiumicino et à main gauche ceux qui en décollent.

Le centre de Rome, de la même manière aujourd'hui que Florence, est donc livré à la démocratie du nombre (la démocratisation vacancière), et à son *realcommerz* peuplé de trattorie qui ne connaissent presque plus rien d'autre que la carbonara, la bolognese et la pizza margherita, comme « à la maison », ce qui est rassurant (ne cherchez pas, quand vous descendez de la Villa Médicis et de Trinita dei Monti sur la piazza di Spagna et la via Condotti, immense terrain de jeu des Gucci, Prada et autres Armani, à déguster, par exemple, des *supli*, ces excellentes boulettes de riz frites, allez plutôt dans le Ghetto ou le Trastevere, relativement préservés des shorts en tous genres).

Mais surtout le centre historique de Rome n'est plus vraiment *romain*, et se dépeuple (perd son « peuple »), investi (dans tous les sens du terme) qu'il est par une nouvelle aristocratie financière, qui a permis aux prix de l'immobilier de grimper, et ce de façon irrémédiable. Alors, où se trouve Rome ? Hors les murs ? Bien entendu. Et c'est une Rome qui ne peut se reconnaître dans le miroir avantageux qu'on lui tend. Avec quelques amis (et le groupe Stalker), nous sommes allés à Tor di Quinto, au nord de la ville, à trois ou quatre stations (pas davantage) de la station Flaminia, elle-même à quelques encablures de la Villa Borghese et de la piazza del Popolo où à Santa Maria, on élève les chefs d'œuvres en pépinière (Caravage, Bramante, Pinturicchio, atelier de Raphaël). Soudain, plus rien du « charme » de Rome, mais son inverse, ce qu'aucun touriste ne s'amusera à découvrir, une ville âpre, difficile à saisir, car disséminée, la gare solitaire s'offrant à la fois comme un point d'ancrage et comme un lieu perdu, gare de village ou d'une lointaine banlieue : pourtant, nous sommes loin d'avoir atteint les limites de la ville — mais où sont-elles, ces limites, c'est bien la question. Paris s'étirole dans son périphérique, Berlin bascule dans les champs, mais Rome ? Le *Grande Raccordo Anulare*, entre autoroute et périphérique géant, est en soi une frontière, mais qui ne contient pas toute la ville : certains quartiers sont situés au-delà.

On traverse le quai, par un grillage cisailé, poussière, misère herbue, un raidillon et bientôt, une route, assez étroite, qui longe de petites entreprises. Ici, on travaille — garage ou buanderie. On marche, journée chaude, bruits des machines, bruits des métiers — ce n'est pas une zone industrielle, c'est un

« couloir du travail », anonyme et présent : peut-être des centaines de gens, ici, et qu'on ne voit pas, sauf quelques buandières devant leur machine, la chaleur multipliée, et qui rient de voir cette troupe de non-touristes à la recherche de ce qu'on ne voit pas — ne veut pas voir. Entre deux entreprises, un interstice, et il a sa valeur propre, car on plonge une fois de plus dans *autre chose*, une friche, à l'horizon, des barres d'immeubles (cette image-là est déjà dans un plan - plusieurs ? - de *La Ricotta* de Pasolini), puis une rivière, goût champêtre (*Le déjeuner sur l'herbe* de Renoir en plus trash), un nouveau raidillon, et soudain, piste cyclable, maisons, entreprises, encore, une urbanité fractionnée, toujours, au loin, des barres d'immeubles, des quartiers entiers, des milliers d'habitants. Et dissimulés dans la végétation, des campements (de roms, surtout). Ceux qui n'ont aucun accès au logement sont là aussi, presque invisibles (rendus à l'invisibilité, car la cherchant, pour rester – rester là), et pourtant désignés (comme on désigne du doigt) par le maire de gauche de Rome (Walter Veltroni, maire de cette ville qu'il souhaiterait voir perpétuellement « en fête » : mais au centre) comme devant être expulsés.

Il n'y aura pas de « fête » à Tor di Quinto, mais il faut que le quartier (si on peut encore parler de quartier dans cette *zwischenstadt*) soit « nettoyé ». Car la « périphérie », où personne ne va jamais (la *vraie* Rome) doit être digne de son « centre », où se pressent les touristes, que désertent les Romains.

**Jean-Pierre Bobillot**

*VOIX, etc.*

47. *La Poésie française du Moyen Âge au XX<sup>e</sup> Siècle* [M. Jarrety], PUF [1997] 2007 : 608 pp. 19 euros (gardez-les pour acheter quelque[s] autre[s] ouvrage[s] vanté[s] dans la présente revue...)

Jusqu'à quand la fumeuse notion de « contenu des programmes universitaires » continuera-t-elle de justifier que l'histoire de la poésie française *au XX<sup>e</sup> Siècle* s'arrête en 1960 ? La réédition de 2017 nous amènera-t-elle jusqu'en 1970 ? Ça permet, évidemment, d'évacuer bien des œuvres gênantes (il faut croire...), et des innovations qui ne cadrent pas dans le paysage (si sage !) — entre autres (comme par hasard...) les poésies « sonore » et « visuelle », ou *Txt* : c'est-à-dire, tout de même, beaucoup de choses ! Et du politique... Car, une fois posée — et, allez, admise... — cette barrière fatidique, rien n'interdisait aux



auteurs de faire une place à Isou et aux Lettristes, qui ont tout de même été fort actifs, et créatifs, pendant toute cette après-guerre (disons, la IV<sup>e</sup> République)? J'insiste : *avant* 1960. J'insiste : *dès* 1946! Mais non, rien : ce n'est donc pas une question de date, mais bien d'idéologie, qui préside à cet arbitraire découpage de la « carte poétique » (« carte électorale » plus que « carte du Tendre »!) Ah oui, j'oubliais : pas français! Tzara et DaDa non plus, d'ailleurs, expédiés en quelques lignes (pp.435-436) au profit exclusif du Surréalisme (comme de bien entendu). Remarquez, Albert-Birot n'est pas micux loti, crédité en passant (p.423) comme fondateur de la revue *Sic* (merci pour lui!) puis parmi d'autres, comme poète (quand même...) « requis » (?) par... le Surréalisme (re-*sic*)! Quant à Barzun (on s'en doute), il n'est plus qu'un nom (ouf!) parmi d'autres, dans la même page (p.414) où Duhamel — l'homme pour qui *Alcools* était une « boutique de brocanteur » et Apollinaire décidément un peu trop sémité sur les bords... — est crédité comme « théoricien », avec Vikdrac dont « *seule*, sans doute, l'œuvre » surnage aujourd'hui du naufrage de l'Abbaye de Créteil (je souligne)! On croit rêver...

Une fois de plus, donc, triomphe une conception de la Poésie qui exhause unilatéralement la ligne idéaliste/régressive Valéry/Breton/Aragon/Char/Du Bouchet/Bonnefoy/Jaccottet (pour lesquels, soit dit en passant, la date fatidique est à plusieurs reprises allègrement franchie!), en la présentant avec, en filigrane, ses actuels ténors et aboutissants attardés, comme l'unique devenir avéré - et même, seulement, pensable - d'une aventure poétique qui a pourtant connu quelques beaux moments. Ça fait double emploi avec un autre pavé de même source, mais encore plus lourd (tout ce papier!...), précédemment critiqué dans la présente rubrique : cf. ci-avant § 33 (AP n°184).

48. Sylvie Nève : *Poème du petit Poucet* (éditions Trouvères & compagnie, 2007 218 rue Solferino 59000 Lille) : 48 pp. 9 euros (très joli, pas cher); *Bande de Gaza*, oratorio : poème de Sylvie Nève/musique d'Éric Daubresse (catalogue édité par la Maison des Arts de Créteil, mai 2007) : 32 pp. hors commerce.

On ne parle pas assez de Sylvie Nève, l'impavide auteure de *De Partout* (Les Contemporains favoris, Arras 1992), véritable manifeste en acte(s) du « lyrisme objectif », l'un des plus importants *livres-poèmes* de la fin du siècle dernier (dépêchez-vous!) Le *Poème du petit Poucet* est un modèle de cette variante de la réécriture, qu'elle a créée, baptisée et qui n'appartient qu'à elle : le « poème expansé ». Le miracle est que, du processus d'expansion — lustral —, le conte original (l'hypotexte) renaît de ses cendres de naphthaline, tel qu'en lui-même

auteurs de faire une place à Isou et aux Lettristes, qui ont tout de même été fort actifs, et créatifs, pendant toute cette après-guerre (disons, la IV<sup>e</sup> République) ? J'insiste : *avant* 1960. J'insiste : *dès* 1946 ! Mais non, rien : ce n'est donc pas une question de date, mais bien d'idéologie, qui préside à cet arbitraire découpage de la « carte poétique » (« carte électorale » plus que « carte du Tendre » !) Ah oui, j'oubliais : pas français ! Tzara et Dada non plus, d'ailleurs, expédiés en quelques lignes (pp.435-436) au profit exclusif du Surréalisme (comme de bien entendu). Remarquez, Albert-Birot n'est pas mieux loti, crédité en passant (p.423) comme fondateur de la revue *Sic* (merci pour lui !) puis parmi d'autres, comme poète (quand même...) « requis » (?) par... le Surréalisme (re-*sic*) ! Quant à Barzun (on s'en doute), il n'est plus qu'un nom (ouf !) parmi d'autres, dans la même page (p.414) où Duhamel — l'homme pour qui *Alcools* était une « boutique de brocanteur » et Apollinaire décidément un peu trop sémité sur les bords... — est crédité comme « théoricien », avec Vildrac dont « seule, sans doute, l'œuvre » surnage aujourd'hui du naufrage de l'Abbaye de Créteil (je souligne) ! On croit rêver...

Une fois de plus, donc, triomphe une conception de la Poésie qui exhause unilatéralement la ligne idéaliste/régressive Valéry/Breton/Aragon/Char/Du Bouchet/Bonnefoy/Jaccottet (pour lesquels, soit dit en passant, la date fatidique est à plusieurs reprises allègrement franchie !), en la présentant avec, en filigrane, ses actuels ténors et aboutissants attardés, comme l'unique devenir avéré - et même, seulement, pensable - d'une aventure poétique qui a pourtant connu quelques beaux moments. Ça fait double emploi avec un autre pavé de même source, mais encore plus lourd (tout ce papier !...), précédemment critiqué dans la présente rubrique : cf. ci-avant § 33 (AP n°184).

48. Sylvie Nève : *Poème du petit Poucet* (éditions Trouvères & compagnie, 2007 218 rue Solferino 59000 Lille) : 48 pp. 9 euros (très joli, pas cher) ; *Bande de Gaza*, oratorio : poème de Sylvie Nève/musique d'Éric Daubresse (catalogue édité par la Maison des Arts de Créteil, mai 2007) : 32 pp. hors commerce.

On ne parle pas assez de Sylvie Nève, l'impavide auteure de *De Partout* (Les Contemporains favoris, Arras 1992), véritable manifeste en acte(s) du « lyrisme objectif », l'un des plus importants *livres-poèmes* de la fin du siècle dernier (dépêchez-vous !) Le *Poème du petit Poucet* est un modèle de cette variante de la réécriture, qu'elle a créée, baptisée et qui n'appartient qu'à elle : le « poème expansé ». Le miracle est que, du processus d'expansion — lustral —, le conte original (l'hypotexte) renaît de ses cendres de naphthaline, tel qu'en lui-même

enfin, tandis que naît un *autre* texte (l'hypertexte) absolument neuf, qui n'en est aucunement l'« illustration », ou la glose, mais, littéralement et dans tous les sens (y compris, psychanalytique, sociologique, etc.), l'*ex-plication*. Du coup, cette vieille histoire s'en trouve exponentiellement revivifiée ; et quand elle le lit, à pleine voix, elle fait plus que mouche !

C'est de voix encore qu'il s'agit, avec *Bande de Gaza*, dans tous les sens du terme : voix d'un peuple humilié, déchiré, privé de voix ; voix venue d'ailleurs, en empathique écho à celles-là, petite voix privée se faisant, douloureusement, mais résolument, publique ; voix musiquées lors des représentations et, on l'espère, dans l'enregistrement qui en sera fait. Si *Poème du petit Poucet* se rattache, dans l'œuvre de son auteur, plutôt à *Suite en sept sales petits secrets* (L'Atelier de l'Agneau, Saint-Quentin de Caplong 2001), *Bande de Gaza* se donne clairement comme une continuation de *De Partout* : la poésie, comme géopolitique (« Tout le monde est à peu près » : auto-citation, à entendre, littéralement et dans tous les sens). Mais, dans la bouche de Sylvie Nève, ce Poucet-là n'est-il pas également le « frère humain » de tel Gazaoui, comme il est à s'y méprendre le petit frère de l'Arthur de « Mon Rimbaud » (expansion du « Dormeur du Val », *Parade Sauvage* n°20, Charleville 2004) ? Poète de Sept ans, lui aussi ; petit Poucet rêveur, ou qui aimerait bien pouvoir l'être... À la question : — Une poésie politique, humaniste et, par là-même, intensément lyrique est-elle possible (légitime) aujourd'hui ?, elle répond, en acte(s) : — Oui. Et comment ! (Et elle indique *comment*.) Ce qui est, du même coup, l'aura-t-on noté ?, répondre à la trop fameuse question : — *À quoi bon*, etc. ?

C'est aussi, au-delà de l'emprunt d'une formule d'engendrement textuel, et litannique (« il y a tout autour de Gaza... »), le sens, point trop anecdotique, de la référence à ce poème humaniste ultime : *Kaduz*, et à son auteur. Il *fallait* donc que ce poème-ci fût dédié, conjointement, « à Bernard Heidsieck, à Mahmoud Darwich ». *No comment !*

49. Claudie Lenzi : *Les Auditives. Ouïe mode d'emploi* (Fidel Anthelme X 2006) : 44 pp. 6 euros (joli, pas cher : cf. ci-dessus).

Comment dire ? J'ai encore, toute présente et toute fraîche à ma mémoire en écrivant ceci, mon émotion, aussi intense que singulière, mon admirative surprise à chaque fragment renouvelée, à l'écoute de ce texte magnifique et bouleversant, si précisément et sensitivement dit et agi, par son auteure, aux prises avec un dispositif sonore elliptique et captivant à la fois, d'une insistance simplement nécessaire : *pour-soi et pour-autrui*, d'un seul geste, d'une seule voix.

Comme ça. Claudie Lenzi a des raisons toutes personnelles de s'en prendre à la question de l'ouïe —qui est la forme sensible, chez elle, de la question de l'*être-au-monde* ou en d'autres termes (heidsieckiens), de la « communication » ; c'est-à-dire : du *désir*. C'est tout un. C'est, du moins, comme ça que je comprends. 5 sur 5. C'est, du moins, comme ça que je le ressens. C'est-à-dire : qu'elle s'arrange, de fragment en fragment, pour que chacun le ressente. C'est sa force.

C'est, vraiment, un « mode d'emploi » ; mais, du mode d'emploi d'un appareil auditif —d'une technologie médicale, donc—, on glisse sans solution de contiguïté à un mode d'emploi de l'ouïe elle-même —d'un des 5 piliers de la vie sensitive, donc : à un mode d'emploi de la vie sensitive, singulièrement exacerbée : « J'ai du médical en moi », dit l'un de ces incipits qui, de fragment en fragment, remettent le compteur de l'écrit, du dit, à zéro. Un zéro « en moi », zen, méditatif. De la prothèse à la Synthèse. Une sagesse, donc. Les titres signalent l'entrée techno-anatomique, les incipits l'entrée vécue-sensible, de chacun des fragments successifs, que scande le retour —lancinante et dérisoire synthèse (justement) de ces deux strates, vitales autant que textuelles— de : « Bouton sur pouce. Pousse sur on » ou : « Bouton sur pouce. Pousse sur off ». Qu'ouïs-je ? Que jouis-je ? Que suis-je ? Comme disait Rimbaud : « C'est trop beau ! trop ! Gardons notre silence. »

50. *Artpress 2* « Les Nouveaux Réalistes », fév./mars/avr. 2007 : 114 pp. 9,50 euros (quand même...) Mais où donc est passé Dufrêne ?

**Dominique Buisset**

*Un trépied = trois femmes = douze bœufs*

Non, lecteur, — je n'ose pas penser aux lectrices... —, tu n'as pas ouvert par inadvertance un catalogue de l'ancienne et mythique *Manufacture d'Armes et Cycles de Saint-Étienne*. C'est l'état du « marché » à la fin du chant XXIII de l'*Iliade*. Non pas qu'on puisse y lire exactement la double égalité, mais, sur quelques vers, elle s'impose au lecteur attentif. Patrocle est mort, Achille est retourné au combat, il a tué Hector. Au début du chant, il y a deux cadavres gisant dans les cantonnements d'Achille : Patrocle, étendu sur un lit d'apparat, Hector, jeté à

terre, le visage dans la poussière. Après avoir procédé à la crémation du corps de Patrocle, Achille organise des *jeux funèbres* en son honneur. En mémoire de son ami, il offre des prix magnifiques pour les diverses épreuves : course de chars, pugilat, lutte, course à pied, assaut à la pique, lancer du disque, tir à l'arc, lancer du javelot. Les prix sont en proportion du prestige de chaque épreuve, et, comme ce sera encore le cas dans les jeux sportifs de la Grèce classique – on le voit chez Pindare –, l'épreuve reine est la course de chars. Mais les prix offerts pour la troisième épreuve, la lutte à mains nues, « gréco-romaine », nous font sursauter, car le poème indique des évaluations en quelque sorte « chiffrées » — dans une unité de compte qui ne nous est pas très familière :

*Aussitôt, le Péléide, encore une fois, – la troisième –, établit des prix  
Qu'il fit voir aux Danaens, pour la lutte où l'on se fait mal :  
À celui qui aura gagné, un grand trépiéd qui va au feu  
– Entre eux, les Achéens l'évaluaient à douze bœufs ! –  
Pour celui qui perdrait, il mit au milieu une femme,  
Elle savait bien des travaux, on l'évaluait quatre bœufs. <sup>1</sup>*

Le calcul n'est pas difficile... Bien sûr, on saute sur Google (maudit soit-il !) pour chercher le prix d'un boeuf. Eh bien, figurez-vous : ça n'est pas si facile à trouver. Il faut se contenter d'une approximation tournant autour de 3000 euros. C'est déjà coquet : ça met le trépiéd à 36000 (soit, caleulette en main, 236144,53 Francs Pinay, 23 millions d'avant de Gaulle). Ça fait pas mal de cuisinières à gaz ou de chauffe-bains, voire de jacuzzi... Calculera qui l'ose l'autre prix !... On notera tout de même, sournoisement, – et pour prendre la référence « incontournable » de l'automobile –, que c'est un prix d'« entrée de gamme » pour une Renault *Vel Satis* ou une Peugeot 607. Évidemment, pour un prix si modeste, pas la moindre Maserati à l'horizon. Pour la De Tomaso, il faut mettre pas loin de 4 trépiéds : comptez dans les 40-45 bœufs... Vous y êtes ? Revenons à nos moutons.

L'équivalence ne tient pas debout. Non pas du fait qu'elle contrevient outrageusement aux droits inaliénables de la personne. Les sociétés anciennes étaient esclavagistes. Ces gens-là étaient des brutes qui n'avaient ni l'OTAN ni l'O.N.U. Mais regardons-y de plus près :

*Pour les prompts meneurs de char, d'abord, il offre un prix magnifique, une captive à emmener, qui sait les travaux impeccables, et un trépiéd à anses, de vingt-deux mesures :*

*ce sera le lot du premier. Il offre, pour le second, une jument de six ans, encore indomptée, pleine d'un mulet. Pour le troisième, il offre un bassin qui n'a pas encore été au feu, un beau bassin, d'une contenance de quatre mesures, tout brillant neuf; pour le quatrième, deux talents d'or; pour le cinquième, une urne à deux poignées, ignorante encore de la flamme.*<sup>2</sup>

Il y a l'essentiel de ce qui fait envie au héros mycénien – à moins que ce ne soit à l'aristocrate de l'époque archaïque – et peut l'inciter à « participer » ; l'essentiel de ce qui constitue son luxe, et les emblèmes de son prestige social. Il conviendrait d'ajouter les vêtements de luxe et les armes. Celles-ci n'apparaissent parmi les prix importants que pour l'assaut à la pique, – une sorte de duel « au premier sang » – à l'issue duquel, le grand Ajax et Diomède se partagent les armes de Sarpédon, un allié des Troyens tué par Patrocle. Les vêtements d'apparat entrent dans les rançons ou les offrandes aux dieux. Mais on aura, sans doute, été frappé par l'étrangeté, assez radicale à nos yeux, qui consiste à offrir en quatrième prix plus de cinquante kilos d'or ! Le talent était, en effet, une unité de poids qui, suivant les époques et les régions, a pu varier d'environ 25 à environ 35 kilos : voilà un 4<sup>e</sup> prix qui ne promettrait pas grand succès à un tiercé sur les trois premiers. Le prix de l'or de nos jours est beaucoup plus facile à trouver sur internet que celui d'un bœuf, ce qui va nous permettre d'en restera là pour les comptes, non sans avoir médité sur le fait que le très beau bassin à se laver les pieds du 3<sup>e</sup> prix devait être décidément ciselé avec beaucoup d'art...

On a beau ignorer la date exacte de la guerre de Troie<sup>3</sup>, et, plus encore, celle de la composition de l'*Illiade*<sup>4</sup>, une chose, en tout cas, est certaine : tout *ceci se passait dans des temps très anciens*, et si nous sommes, nous, dans un *après l'étalon-or*, le vieux poème, lui, est d'avant même l'invention de la monnaie. Celle-ci n'apparut que dans le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle av. J.-C., en Asie Mineure, dans les échanges entre les cités ioniennes<sup>5</sup> et le royaume de Lydie, bien connu par son dernier roi : un certain Crésus<sup>6</sup> — personnage historique, lui, largement postérieur à l'*Illiade*. Il faut donc bien se représenter qu'à l'époque où se situe l'action de l'*Illiade* comme à celle de sa composition, l'or est un métal, pas une référence monétaire. Certes, c'est un métal précieux, mais, si précieux qu'il soit, il est alors bien loin de valoir ce qu'il coûte aujourd'hui. À un moindre degré, le fer est, d'ailleurs, lui aussi un métal précieux : le prix offert pour le lancer du disque est « un bloc de fer brut » pour lequel Achille fait l'article : *Si loin que le vainqueur étende ses champs fertiles, il pourra de ce fer user cinq années pleines, sans que berger ni laboureur doive, faute de fer, partir pour la ville : il leur en*

fournira lui-même.<sup>7</sup> C'est que l'époque homérique est encore une période de l'âge du bronze<sup>8</sup>, où se trouve pourtant amorcée la transition vers l'âge du fer. Les trépieds, où l'on chauffe l'eau pour le bain, et les armes sont en bronze, mais les socs des araires sont en fer. Et quant au mot de « marché », employé plus haut pour rire, il a grand besoin de ses guillemets, car il n'a jamais pu avoir, dans toute l'Antiquité, le sens qu'il a de nos jours quand on parle de « loi du marché » ou de « marchés boursiers ».

Voilà de quoi inciter, dans la lecture des textes anciens, à quelque circonspection : si l'on veut bien y prendre garde, elle ne fera qu'enrichir le plaisir. *L'Iliade* est un poème, pas un ouvrage historique. La société qui s'y trouve représentée n'a vraisemblablement jamais existé. De la même façon qu'Alexandre Dumas projette involontairement, dans *Les Trois Mousquetaires*, des sentiments et des idées du XIX<sup>e</sup> siècle, on a sans doute, dans *L'Iliade*, un tableau des temps de la guerre de Troie, à la manière dont les gens du IX<sup>e</sup> ou du VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. se les représentaient ; en termes de périodisation historique : la manière dont les Grecs de l'époque archaïque<sup>9</sup> se représentaient les temps mycéniens de l'âge du bronze<sup>10</sup>, avec, comme il se doit, un indébrouillable mélange de traditions, justes ou erronées, d'imaginations, de fantasmes et d'anachronismes... C'est dire que si l'on voulait, au-delà du bonheur premier de la découverte, faire de *L'Iliade* (et de *l'Odyssée*) un lecture plus curieuse, il faudrait essayer de se donner un point de vue « télescopique », en zoomant pour accommoder la visée tantôt sur du plus ancien, l'époque de l'action, et tantôt sur du moins ancien, celle de la composition. Il ne serait pas mauvais d'ajouter aussi un grand coup de zoom sur l'histoire du texte, de sa transmission depuis l'Antiquité, et de son interprétation, de manière à ne pas perdre de vue notre temps, — et ceux dont il est plus directement issu. On n'inscrit pas au fronton d'un poème : « Que nul n'entre ici, s'il n'est philologue ». Giorgio Agamben, un jour, à la radio, faisait remarquer que la philologie est une sorte d'évocation des morts... Comme elle, une curiosité anthropologique appliquée au texte a, nécessairement, le goût incertain de ce qui n'est plus, désormais, tout à fait saisissable. Est-ce que, pour autant, elle met en péril le plaisir du poème?... Et si, au contraire?...

1 *Iliade*, XXIII, 700-705.

2 *Iliade*, XXIII, 262-270, trad. de Paul Mazon.

3 Première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ? Vers 1270 ?

4 IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ?

5 Parmi lesquelles Phocée... Bonjour, les Marseillais !

6 Roi de 560 env. à 547/46 env. av. J.-C.

7 *Iliade*, XXIII, 832-835, trad. de Paul Mazon.

8 Le « Bronze récent III B »

9 L' « Époque géométrique » (« géométrique ancien » / « géométrique moyen »).

10 Voir la note 8.

## Action Poétique

publiera, dans ses numéros, à venir :

Franco Fortini, traduit de l'italien par Laurent Grisel et Andrea Raos

Paul Rodenko, traduit du néerlandais par Anne-Marie van Soesbergen

Le Groupe de Vienne : Rûhm, Achleitner, Artman, Bayer, Wiener...

Sept poètes de New-York ( Laura Elrick, Robert Fitterman, Tracy Grinnell, Rachel Levitsky, Jill Magi, Rodrigo Toscano, Shanxing Wang, un ensemble proposé par Virginie Poitrasson

Nouveaux poètes d'Afghanistan

«Le Quartanier», poètes du Québec

et de nombreux poètes français



BIENNALE  
**INTERNATIONALE**  
*DES* **POETES**  
EN VAL DE MARNE

**Parutions récentes :**

L'inventaire des choses, anthologie  
internationale, 15 €

Eduardo Kac, HOBIDIS POTAX, 15 €

Sarah Kéryna, Rappel, 10 €

**A paraître prochainement :**

Gérard Noiret, Atlantides

Endre Kukorelly (poète Hongrois)

**Diffusion Les Belles Lettres**

**Renseignements :**

[action-poetique@orange.fr](mailto:action-poetique@orange.fr)

**VAL** *de*  
 **MARNE**

*La mystérieuse langue de ma grand-mère maternelle*

« Peut-être qu'un écrivain fait d'abord cela : ramener toujours ce qui est enterré, ce qui est enfermé [...] Ramener l'obscur à la lumière. »

Assia Djébar

J'ai senti mon cœur palpiter furieusement dans ma poitrine, lisant votre parole, Assia Djébar, comme toujours lorsque j'entends nommer, lorsque j'entends parler de « la langue maternelle » car, normalement, *on sait, l'enfant sait*, même quand il ne la parle pas, *quelle est, où se niche*, sa « langue maternelle ». Il sait aussi (l'enfant) que parfois ses parents ne voulurent pas qu'il accède à sa connaissance (à son savoir ?), en la lui soustrayant, avec cette violence silencieuse dont eux seuls – les adultes, les parents – sont capables, et au creux de laquelle ils savent aussi bien se complaire. (Moi, pendant de longues années, j'ai tout ignoré de cela. J'ai ignoré – j'entends – tout questionnement sur ma langue maternelle. Et pourtant ...)

Je ne suis pas née ici. (En France.) Je suis née dans une région sauvage et montagnaise d'Italie, où j'ai parlé et étudié, et écrit la langue du pays. Or, en vous lisant – Assia Djébar – des murs entiers de mots (par mes yeux solitaires déjà entrevus) se sont mis tacitement à s'écrouler, tandis que des vitres lourdes de phrases (par mon cœur déjà pressenties), en craquelant, se fêlaient, me plaçant tacitement face à ce que vous appelez votre « fil d'Ariane ».

Oui. Un « fil d'Ariane » reliant l'une à l'autre, vos deux langues : l'ancienne, l'« orale » (celle qui fut « bâillonnée », et qui était « murmurée dans les chaumières »), et la nouvelle, l'*autre* langue (celle du colonisateur), qui désormais s'exprime en vous par l'écriture, et qui ne cesse jamais de se poser à l'écoute de la première, au point d'en « dev[enir] l'oreille ». (Ce sont vos propres mots, c'est votre propre parole, Assia Djébar.) Un fil d'Ariane que j'ai cru reconnaître – se reflétant dans les eaux sombres du passé –, et qui s'est mis à se tisser, dans mon cœur, depuis mes plus lointaines années, par une sorte de nostalgie aiguë de cette langue, que – enfant encore – j'entendais s'écouler, sans pouvoir la saisir.

Car – moi aussi – jadis, je l'entendis parler cette *autre* langue : la « langue d'ailleurs ». Cela se passait, sous les pupilles habitées d'une amoureuse attente,

de *La Dame au balcon*, à *la chevelure rousse*, au cœur même de la demeure de ma mystérieuse, sévère, sarcastique grand-mère maternelle. (Si détestée, si haïe, dans le village !)

Une langue que, moi, toute petite – perchée sur trois coussins, et tout en affrontant de mes yeux apeurés, quoique jamais las de les parcourir, les terribles damnés de Gustave Doré –, d'une oreille attentive je guettais tisser (tramer, peut-être ?), des lèvres de grand-mère à celles de maman, la parole qui devait ne pas être comprise par nous : les enfants. Une langue que j'entendrais également jaillir, grinçante, de l'imposant poste de grand-mère, lorsque, quasi aveugle – au soir de sa vie – elle l'allumait et, dans sa glaciale solitude existentielle, se mettait à son écoute. Une langue dont les mots (habillés de fabuleux accents) se déroulaient, parmi desseins et images, tout le long des pages de journaux de mode qui, mystérieusement, parvenaient jusqu'à grand-mère. (À grand-mère (oui), et à son brûlant amour pour la parole de sa défunte mère, qui fut une Lyonnaise.)

*La langue défendue*, en conséquence ... C'est pourquoi – dès ma première jeunesse –, je me suis hâtée de l'apprendre, de la saisir, toute seule, m'entêtant à en déchiffrer les mots dans les livres que, fébrilement, je découvrais dans la bibliothèque paternelle.

Mais à cette heure, à l'heure présente j'entends – même si les brumes du souvenir sont à jamais sournoises, et ne laissent jamais rien deviner, rien apercevoir de sûr – ouvre-moi ton cœur, mère, parle-moi, dans le silence de cette Nuit Noire qui nous entoure, et dis-moi : pourquoi, pour quelle raison secrète, jamais tu ne voulus m'initier à cette langue, qui était pourtant la parole même de la lignée féminine de la famille ? Pourquoi tu me la cachas, la celant, la déroband à mes yeux et à mes lèvres, par un geste qui pouvait être fatal ? Pourquoi tu m'as empêché de me pencher sur elle : sur la « langue d'ailleurs » ?

Voulais-tu, peut-être, me sauvegarder d'une parole qui, à tes yeux égarés – à cause de ce meurtrier tremblement de terre qui ravagea la ville de ta grand-mère, au nom prédestiné de Charlotte Chabert –, pouvait apparaître, sous les vêtements redoutables du langage des Morts ? Ou se dresser, face à toi, comme la Langue de la Mort elle-même ? (Je ne le pense pas.) Néanmoins, aide-moi, je te prie – mère –, bien qu'on ne puisse plus discourir l'une vis-à-vis de l'autre, l'une à côté de l'autre (te tenant la main, peut-être ?), aide-moi à déceler, à apercevoir, les raisons secrètes qui guidèrent ton choix. (Mais fut-il véritablement un choix, le tien ?) Fais-le, par amour de moi, au travers de toutes ces Ténèbres indéchiffrables qui t'enveloppent, depuis ces Trous noirs de

l'Univers, au cœur desquels toi – si jeune encore – tu t'enfuis à jamais. (Pour t'y abriter?)

Car, aujourd'hui encore, à ce moment précis où je marque les arcanes de ces paroles sur cet écran, en souffrant fort, je me questionne et ne cesse de me questionner : quelle fut, quelle a été, quelle est ma véritable lange maternelle ? Celle que – sans me tromper – je pourrais appeler : *la langue de la vie* ? Et voici que – à ce questionnement –, intact ressurgit en moi le souvenir de grand-mère, m'initiant, dans une station balnéaire de l'Adriatique, au cours d'une torride après-midi d'été, dans la pénombre de la chambre où nous couchions, à tourner nos mains, de droite à gauche et de gauche à droite, tout en chantonnant doucement, très doucement – pour ne pas gêner les autres dans leur sommeil : *Ainsi font, font, font ...*

Certes. Et à présent, lorsque la « langue d'ailleurs » est devenue sur mes lèvres la langue de « l'ici et de maintenant », voici que, fulgurant plus que l'éclair, un autre souvenir me brûle les yeux de l'esprit. (Les yeux du cœur, devrais-je sans doute dire ?) Le souvenir, *la rimembranza amara* des tendres noms de petits animaux dont toi, maman, tu n'arrêtais pas de me revêtir, en me caressant de ta simple parole. Toi, qui assurément les extrayais – ces noms, ces douces appellations – du tréfonds de ton âme à jamais enfantine. (Étaient-ils les bribes de ton jeune âge, nourri de ta « langue d'ailleurs » ?)

Je ne possède plus rien de toi, de ton passé (du nôtre ?), ni du passé de grand-mère. Plus de lettres, ombragées par des paroles d'amour ... Plus d'envoûtantes photos bien classées dans des albums en cuir ... Presque plus d'objets – si précieux en leurs réminiscences ... L'ouragan de la vie, tout comme la sanglante tempête de celle qu'on a coutume d'appeler « folie », étant passés par là, et ayant violemment emporté toutes choses à leur suite.

Mais aujourd'hui – à la suite de tous ces puissants enchaînements de l'existence –, depuis de longues années (déjà !), j'habite cet autre pays, où je peux la parler, et l'écrire, l'*autre* langue, Une langue que moi aussi – comme feu grand-mère – j'aime passionnément, et dont sans cesse, j'entends me nourrir : nourrir mon âme.

Il a fallu un long, très long voyage, dans ces eaux souterraines, troubles de vie et de mort, il a fallu de si abrupts cheminements, d'aussi atroces rencontres, pour que je puisse (enfin !) librement plonger en elle – en cette langue mystérieuse – et parvenir à y conquérir l'espace d'une écriture, qui – seule – aura pu et su adoucir, la caressant, celle qui fut la plaie béante de mon cœur. Un cœur qui n'est, et ne sera jamais oublieux de sa plus vive enfance.

*Amastra-N-Gallar.* (n° 13, hiver 2007) Revue dirigée par Emilio Araúxo. Apdo. correos 97. 36500 Lalín (Pontevedra) España.

Consacré au travail poétique et critique de Florence Pazzottu, ce numéro invite dix écrivains et poètes à témoigner de leurs lectures, de leurs échanges avec l'auteur de *L'Accouchée* ou de *L'Inadéquat*. Alain Badiou, Celia Lamela Couto, Bernard Noël, Elke de Rijcke, Claude Royet-Journoud, Christiane Veschambre, complétés par un entretien avec Béatrice Machet : « *Car ce qui m'intéresse, encore une fois, c'est Commencer. Il n'y a rien de plus risqué, Non pas se fondre dans l'Un (...) mais au contraire, par l'expérience de la plus extrême singularité, se hisser vers l'accord du multiple. (...) Ecrire, c'est se trouver en alerte, soi-même alerté et, de fait, j'espère, alertant.* » Mais regretter l'austérité noire de la couverture d'où surgit par bonheur le profil bienveillant et attentif de Florence.

*Europe.* (n° 937, mai 2007) 4, rue Marie-Rose. 75014 Paris.

[www.europe-revue.info](http://www.europe-revue.info)

« *En Italie, les noms de Bruno (1548-1600) et de Galilée (1564-1642) furent longtemps associés. Non pas du fait de leurs affinités culturelles, mais parce que tous deux ont su entrer dans l'imaginaire des mouvements sociaux, et même incarner une nouvelle conscience populaire : leurs théories ne sont pas étrangères au bonheur et au progrès de la communauté humaine. (...) On retrouve dans leurs exigences d'écriture certains aspects fondamentaux caractéristiques de la littérature occidentale.* » Ces remarques de Luca Salza, en ouverture du numéro consacré à ces deux figures essentielles de notre histoire, soulignent l'intérêt que présentent les différentes contributions rassemblées, pour la plupart animées d'un souci critique philosophique où la réflexion poétique et théâtrale occupe une place d'importance. Ainsi, Italo Calvino, Bernard Sobel, Bertold Brecht voisinent-ils avec Jean-Marc Lévy-Leblond, Tristan Dagron, Françoise Balibar, ou Fabien Chareix.

Le *Cahier de Création* offrent huit poètes italiens, parmi lesquels on retiendra Rino Cortiana : « *ça glisse / la griffe sur le noir / et la langue / sur la sente* ». Une note enfin, « *Une clé historique pour En Attendant Godot* » de Valentin Temkine. Vladimir et Estragon ne seraient donc pas ces célèbres « *clochards célestes ou métaphysiques* » mais bel et bien deux parisiens du quartier de La Roquette fuyant les lois raciales allemandes de Paris jusqu'au Vaucluse, qu'ils appellent le *merdecluse*. Certains dialogues se lisent alors comme prémonitoires de la Shoah. Quant on sait que Beckett, résistant et lui-même réfugié dans le sud, commença d'écrire la pièce

au moment où l'on découvrit les camps de la mort et mesura l'horreur de ces temps de barbarie et si l'on ajoute que dans le premier acte du manuscrit, Estragon se nomme Levy...

Ce numéro, inattendu et passionnant, précède le 938-939 (juin-juillet 2007) dédié à *Franck Venaille*. Pour le découvrir, commencez par le texte qui clôt le vaste dossier, « *Je travaille avec des mots sans âge* », dans lequel F. Venaille livre un art poétique à posteriori d'une œuvre pourtant inachevée : « *Être poète, c'est croire à l'intensité du langage, ses méandres, ses contre-pieds, ses contradictions et sa générosité également. (...) Être poète, ce n'est pas seulement écrire –vers ou proses– des poèmes. C'est donner à notre douleur la force et les moyens de se dépasser, de devenir ainsi la douleur de tous, y compris de la poésie elle-même.* » Puis, parcourir les textes et poèmes du n° 7 de *Monsieur Bloom*, publié au cœur même de l'hommage : Fabienne Courtade, Emmanuel Moses, Patrick Beurard-Valdoye, Emmanuel Laugier, Marc Blanchet... Et, revenir à l'entretien inaugural (conduit par Jean-Baptiste Para et Pierre Vilar) pour mieux comprendre l'implicite des lectures et analyses critiques qui suivent (Claude Adelen, Gilles Quinsat, Aurélie Wellenstein, Pascal Commère, François Boddaert, Isabelle Zribi...) Une manière de renverser la lecture de ce beau numéro, proche selon moi du mouvement même qui anime la poétique de F. Venaille, pour qui l'interrogation, nourrie par une origine non voulue mais consentie -la naissance- décline une œuvre nostalgique d'un avant-monde que la lumière du concret transforme en poème. « *Je le sais désormais : un poème est, autant qu'il le veut, relevé topographique, témoignage, déclaration sur l'honneur, hymne amoureux, clin d'œil.* »

*La Petite Revue de l'Indiscipline.* (n° 154 et 158, printemps 2007) Christian Moncel, B.P. 124. 42190 Charlieu. <http://indiscipline.hautefort.com>

Deux livraisons consacrées par Maurice Hénaud et Jean Donat à Rimbaud puis Verlaine, d'une certaine façon mis à l'épreuve d'eux-mêmes via Baudelaire. L'intérêt de ces pages d'analyse critique tient dans un rapprochement des œuvres très soucieux de respecter la voix des textes pour les conduire vers une interpellation évaluative qui ne procède pas de la seule hypothèse des lecteurs mais du sens même des extraits confrontés. C'est pertinent et ces pages (trop) brèves donnent l'envie de reprendre peut-être autrement la lecture des *Illuminations* ou des *Poèmes Saturniens*...

« *Le Cahier du Refuge* ». (n° 159, juin 2007) Centre international de poésie Marseille. 2, rue de la Charité. 13236 Marseille cedex 06. [www.cipmarseille.com](http://www.cipmarseille.com)  
Pour saluer Maurice Roche : « J'ai rêvé qu'on me posait un point d'ironie sur le cristallin de l'œil droit et un point d'interrogation sur celui de l'œil gauche... » (*Grande humoresque opus 27*, Seuil 1997, p. 108). Une soirée d'hommage avec Jules Vipaldo, Olivier Domerc et Nicolas Tardy. L'occasion de rappeler la récente publication de *Loulou hebdo*, journal tenu pendant l'année 1959 par Maurice Roche pour sa mère, où l'on assiste à la naissance de ce qui deviendra les premières lignes de *Compact*. La revue *Passage d'encre*, qui a assuré l'édition en fac-similé de ces presque cent pages de croquis, lettres, dessins, partitions et textes manuscrits, a ainsi rendu publique un document rare et précieux pour qui s'intéresse à la genèse de l'œuvre singulière de M. Roche.

*If*. (n° 30, mai 2007) 32, rue Estelle. 13006 Marseille. tel/fax : 04.91.80.39.18.

« *Un temps dur. Un temps sans âge. / Le livre n'est qu'une histoire la description la translation d'un remède possible. / A une grande souffrance. / Comment remédier à. / Ainsi docteur des âmes j'écrirai un livre. / Etrange drame. / Absence de héros. / Roman du vide.* » (*Condition de l'écrivain*). Extrait du n° 2 (1969) du *Résumé*, revue éphémère que dirigea Héléne Bessette et à travers laquelle on peut approcher aujourd'hui - grâce au travail de Julien Doussinault - cette personnalité littéraire inclassable dont *If* nous donne à lire plusieurs pages majeures. Une vie difficile, quasiment impossible à résumer tant douleurs, échecs et sentiment de persécution l'habitèrent, de l'incompréhension ordinaire à la folie tranquille qui conduit au silence. Treize romans de 1953 à 1973 dans la « Blanche » chez Gallimard. Introuvables, sinon *materna*, roman poétique récemment réédité. Des voyages pour fuir, pour tenter de reconstruire, pour fuir de nouveau. Un quotidien dur, des petits métiers, des ménages aux préceptorats sans lendemain. Des lettres, par dizaines, poursuite constante d'argent et de reconnaissance. Gallimard, Bosquet, Malraux : réponses rares, polies. Et se creuse lentement le sillon d'une colère littéraire radicale. Héléne Bessette prémonitoire ? « *Parce que ce sont les seuls clochards qui s'intéressent maintenant aux théories de la littérature de pointe.* »

*Passage d'Encres.* (n° 28, juin 2007) 16, rue de Paris. 93230 Romainville.  
[www.passagedencres.org](http://www.passagedencres.org)

Second volume témoignant du travail polymorphe conduit par un ensemble d'artistes, écrivains, étudiants et élèves sur le paysage européen, (Guy Champagne, Jef Gravis, Sofiane Jaouani, Adeline Govehovitch, Valentin Ladet) et sur le thème de la frontière, de son « insistance ». Avec Patrick Suter, Alain Helissen, Jacques de Longeville, Pierre Drogi (*De la part des Huns*), Carole Florentin (*Plutôt sur ma gauche*) et deux poèmes de Santiago Montobbio. *La Renarde à neuf queues*, conte japonais de Yashiyo Gamo et Barbara Pillot, illustré par Lika Kato, complète cet ensemble. Le dossier « art » est consacré à Éric Dubuc (1961-1986). Travail décliné par ailleurs sur le site de la revue, devenu en quelques années une archive et une source d'informations de référence.

*Spirale* (n° 214, mai-juin 2007) 6742, rue Saint-Denis. Montreal (QC) H2S 2S2 Canada. [www.spiralemagazine.com](http://www.spiralemagazine.com)

Les Parisiens auront la chance de pouvoir se procurer cette revue à la *Librairie du Québec*, rue Gay-Lussac, et ainsi de lire l'hommage que Ginette Michaud rend à l'œuvre de Philippe Lacoue-Labarthe, disparu en janvier dernier. Philosophe, germaniste (traducteur de Nietzsche, Hölderlin et Benjamin), professeur d'esthétique et homme de théâtre, il fut aussi un écrivain sensible, en particulier avec *Phrase*, publié chez Bourgois en 2000 : « à peine audible, / venue je ne sais d'où, d'aucune voix distinctement / prononcée (...) laisse, oui, laisse vieillir en toi et décliner / ce qui n'a pas eu lieu : / nous y sommes tenus, contraints, de même qu'à / l'irrévocable qui, l'un à jamais selon / l'autre, nous sépare, l'un à part / l'autre nous lie (« phrase »). » Pour écouter aussi Jean-Luc Nancy, l'ami, seul désormais, de ce duo philosophique et fécond qui tenta de refuser toute *poésie pensante* : la pensée peut-elle accomplir ce que le poème réalise ?

*Po&sie.* (n° 120, 2° trimestre 2007) Ed. Belin. 8, rue Férou. 75278 Paris cedex 06

Trentième anniversaire. Entretiens radio, lectures, soirée d'hommage. Le comité témoigne, raconte, justifie, projette et invite les voisins. Michel Deguy : « La poésie n'est pas seule. Qu'entendre par cette ironique assertion ? Que si on la prend seule, la mettant à part plus ou moins formellement en insistant sur son isolat, il y a risque qu'elle s'efface, réduite à de l'insignifiance sociale, sans influence sur les savoirs et



*Passage d'Encres.* (n° 28, juin 2007) 16, rue de Paris. 93230 Romainville.  
[www.passagedencres.org](http://www.passagedencres.org)

Second volume témoignant du travail polymorphe conduit par un ensemble d'artistes, écrivains, étudiants et élèves sur le paysage européen, (Guy Champagne, Jef Gravis, Sofiane Jaouani, Adeline Govehovitch, Valentin Ladet) et sur le thème de la frontière, de son « insistance ». Avec Patrick Suter, Alain Helissen, Jacques de Longeville, Pierre Drogi (*De la part des Huns*), Carole Florentin (*Plutôt sur ma gauche*) et deux poèmes de Santiago Montobbio. *La Renarde à neuf queues*, conte japonais de Yashiyo Gamo et Barbara Pillot, illustré par Lika Kato, complète cet ensemble. Le dossier « art » est consacré à Éric Dubuc (1961-1986). Travail décliné par ailleurs sur le site de la revue, devenu en quelques années une archive et une source d'informations de référence.

*Spirale* (n° 214, mai-juin 2007) 6742, rue Saint-Denis. Montreal (QC) H2S 2S2 Canada. [www.spiralemagazine.com](http://www.spiralemagazine.com)

Les Parisiens auront la chance de pouvoir se procurer cette revue à la *Librairie du Québec*, rue Gay-Lussac, et ainsi de lire l'hommage que Ginette Michaud rend à l'œuvre de Philippe Lacoue-Labarthe, disparu en janvier dernier. Philosophe, germaniste (traducteur de Nietzsche, Hölderlin et Benjamin), professeur d'esthétique et homme de théâtre, il fut aussi un écrivain sensible, en particulier avec *Phrase*, publié chez Bourgois en 2000 : « à peine audible, / venue je ne sais d'où, / d'aucune voix distinctement / prononcée (...) laisse, oui, laisse vieillir en toi et décliner / ce qui n'a pas eu lieu : / nous y sommes tenus, contraints, de même qu'à / l'irrévocable qui, / l'un à jamais selon / l'autre, nous sépare, l'un à part / l'autre nous lie (« phrase »). » Pour écouter aussi Jean-Luc Nancy, l'ami, seul désormais, de ce duo philosophique et fécond qui tenta de refuser toute *poésie pensante* : la pensée peut-elle accomplir ce que le poème réalise ?

*Po&sie.* (n° 120, 2° trimestre 2007) Ed. Belin. 8, rue Férou. 75278 Paris cedex 06

Trentième anniversaire. Entretiens radio, lectures, soirée d'hommage. Le comité témoigne, raconte, justifie, projette et invite les voisins. Michel Deguy : « *La poésie n'est pas seule. Qu'entendre par cette irénique assertion ? Que si on la prend seule, la mettant à part plus ou moins formellement en insistant sur son isolat, il y a risque qu'elle s'efface, réduite à de l'insignifiance sociale, sans influence sur les savoirs et*

les entreprises, les inventions et les dispositions, plus très éloignée du ridicule où on la voit parfois à sa « petite place culturelle » et sur les rayons réservés de la bibliothèque- malgré ses protestations de « future vigueur », dans la citation obligée de Rimbaud.» Ainsi, pour fêter ses 30 ans la revue ne propose-t-elle pas un bilan (plus de 150 000 pages de pages de poésie et de poétique, de traductions et de réflexions ; des numéros qui ont fait date depuis le numéro Celan (9) jusqu'au numéro Blanchot (112-113), au numéro Agamben/ Zanzotto (117-118) en passant par les numéros Japon (100) ou, très récemment, les numéros italiens (109 et 100). Non, la revue ouvre ses pages.

Claude Mouchard propose un dossier Kurtág où l'on trouvera le *Laudatio* de Ligeti par Kurtág mais aussi un entretien entre György et Márta Kurtag et Balint András Vargá ainsi qu'une étude d'Haydée Charbagi sur Kurtag et Beckett. Hédi et Fériel Kaddour reviennent sur les *Dichterliebe* de Heine/Schumann. Olivier Apert discute avec le cinéaste Eugène Green ; Michael Fried commente des images en poèmes, Catherine Perret se tourne vers Duchamp ; Claire Malroux interroge Jenny Holzer. Puis un texte inédit de Louis René Des Forêts sur Proust, deux textes en prose inédits de Vittorio Sreni et d'Andrea Zanzotto. Toutefois, la poésie reste très présente dans ce numéro : Philippe Jaworski offre une traduction d'une esquisse de *Clarel*, le grand poème de Melville ; Carlo Ginzburg évoque Coleridge et propose une nouvelle lecture de *The Ancient Mariner*, le poète chinois Yu Jian nous propose *Flight...* On l'aura mesuré : un numéro d'importance.

**La Res Poetica.** (n° 1, juin 2007) Journal d'interventions poétiques nomade et aléatoire de l'association New Al Dante. 2, la cherade – Saint Etienne de Fursac.

Retour du projet *Al Dante*, toujours sous l'impulsion de Laurent Cauwet. On y retrouve une grande partie des auteurs fidèles, entourés pour ce numéro «renaissance» de Jean Ristat, Eric Maclos, Hubert Lucot, Mathieu Bénézet ou Jean-Pierre Verheggen. Coexistence d'écritures ; néologisme : le *vocaluscrit*, de Patrick Beurard-Valdoye ; Jérôme Game : « Ici nous célébrons le succès plutôt que cette habitude qui est la vôtre de prendre plaisir à vos propres échecs... » Format journal, une belle brassée de lectures, du plaisir de l'intelligence poétique ... à l'usage post situ de l'image et du texte. A suivre.

Et belle rentrée !

---

## LIRE

---

Jacques Dupin, *M'introduire dans ton histoire*, P.O.L  
Claude Esteban, *La mort à distance*, Gallimard  
Hélène Bessette, *Materna*, Léo Scheer/Laureli  
Albane Gellé, *Je, cheval*, Jacques Brémond  
Machiavel, *La Mandragore*, Le Livre de poche  
Alain Lance, *Longtemps l'Allemagne*, Tarabuste  
Jean Daive, *1, 2, de la série non aperçue*, Flammarion  
Jean Daive, *Le jeu des séries scéniques*, Flammarion  
Xavier Person, *Propositions d'activités, Le Bleu du Ciel*  
*Anthologie de l'épigramme, Antiquité/Renaissance, Poésie/Gallimard*  
Mohammad El Amraoui, *De ce côté-ci et alentour*, Le dé bleu  
Guy Goffette, *Le pêcheur d'eau*, Poésie/Gallimard  
Catherine Weinzaepflen, *Am See, des femmes*  
Florence Pazzottu/Giney Ayme, *La place du sujet, L'amourier*  
Andrée Appercelle, *Soleil noir ta peau*, Le Temps des Cerises  
Guillevic, *Possibles futurs*, Poésie/Gallimard  
Jan Baetens, *Cent ans et plus de bande dessinée*, Impressions Nouvelles  
Sarah Kéryna, *Les miettes*, Les éditions précipitées  
Gwenaëlle Stubbe, *Salut, salut Marxus, al dante*  
Sarah Kéryna, *Rappel*, Le Bleu du ciel  
Pascale Petit, *mamière d'entrer dans un cercle & d'en sortir*, Seuil  
Guy Pique, *Haut corps*, c/o K  
Etienne Faure, *Légèrement frôlée*, Champ Vallon,  
Christiane Veschambre, *Le préau des collines*  
Philippe Adam, *France audioguide*, Inventaire/Invention  
Louise L. Lambrichs, *L'effet papillon*, Inventaire/invention  
Michel Mourot, *intimités du chaos*, La différence

## Action Poétique

## Abonnement

Rédaction \_\_\_\_\_  
36, rue Raspail  
94200 Ivry-sur-Seine  
actionpoetique@orange.fr

Publié avec le concours du  
Centre National du Livre &  
Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef // Henri Deluy

Comité de rédaction \_\_\_\_\_  
Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe,  
Yves Boudier, Bruno Cany,  
Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garo,  
Isabelle Garron, Liliane Giraudon,  
Eric Houser, Alain Lance, Christophe  
Marchand-Kiss, Florence Pazzottu,  
Pascale Petit, Véronique Pittolo,  
Eric Suchère, Bernard Vargaftig,  
Jean-Jacques Viton

Secrétaire général // Jean-Pierre Balpe

Secrétaire de rédaction // Nelly Picot

Conception graphique // crumbleshop®

Diffusion \_\_\_\_\_  
Les Belles Lettres  
Pour les numéros précédents  
le n°170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus  
ne sont pas retournés.

Gérant responsable // Henri Deluy

Dépôt légal : septembre 2007  
ISBN : 978-2-85463-175-3  
ISSN : 0395-0018  
Commission paritaire CPPAP :  
0248 K 45328

Imprimerie \_\_\_\_\_  
Dumas-Titoulet Imprimeurs  
14, rue du Plateau des Glières  
42004 Saint-Etienne Cedex 1 - BP177  
N°d'imprimeur : 45861

Nom .....  
Prénom .....  
Adresse .....

.....  
.....  
.....

	1 an (4 n°)	2 ans (8 n°)
France	42 euros	84 euros
Etranger	60 euros	120 euros

La revue ne peut accepter les chèques libellés en  
devises étrangères.

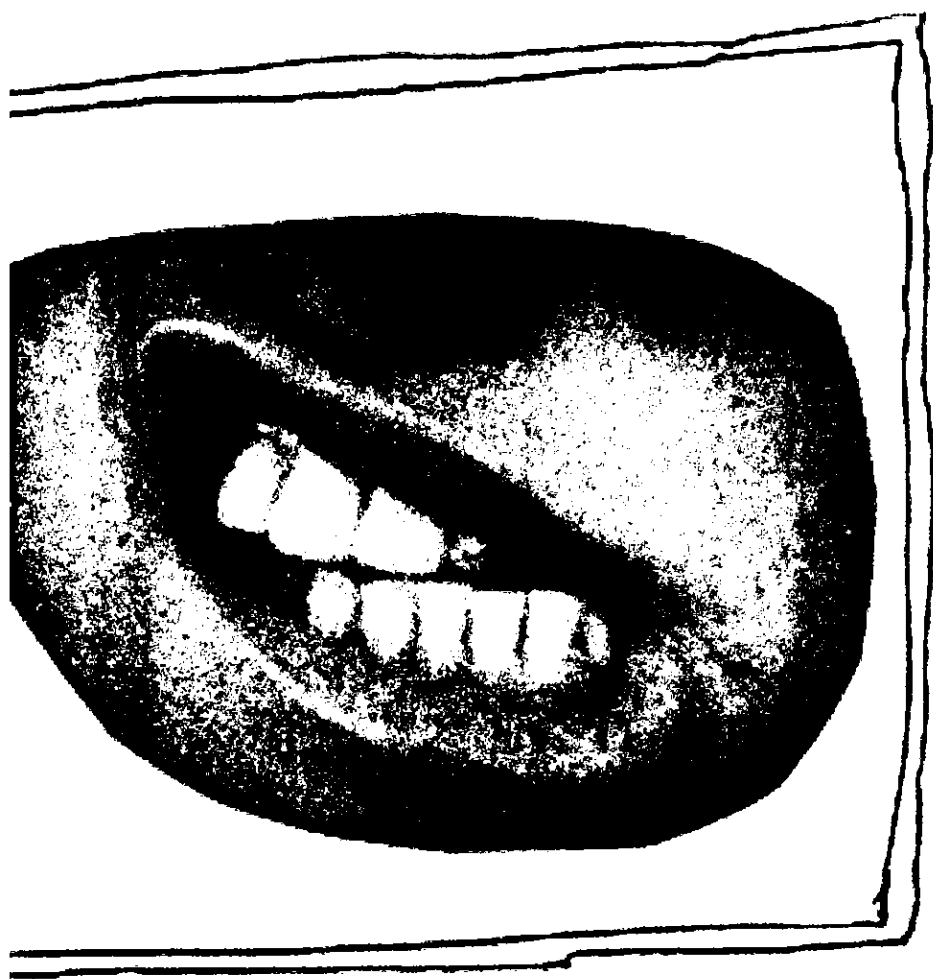
Je vous adresse la somme totale de :

.....

Action Poétique  
36, rue de Raspail  
94 200 Ivry-sur-Seine  
C.C.P 4294 55E Paris

**crumble  
shop**

Atelier graphique  
www.crumbleshop.com  
04 77 37 01 42



Waltman. n. m (pl. waltmans ou waltmen)  
conducteur de tramway

≡ Est-ce que vous connaissez la poésie dada?  
demande-t-elle au waltman.

Hélène Bosselle (Materna)

Dans les massifs de la Forêt Noire, prendre le Danube à sa source ; deuxième fleuve du continent européen, après la Volga, et 2850 kilomètres ; traverser de nombreux états – le sud de l'Allemagne, l'Autriche, les Pays Tchèques, la Slovaquie, La Hongrie, la Serbie, la Roumanie, par le défilé des Portes de Fer, la Bulgarie, la Russie... - aboutir dans un vaste bassin, 805000 kms carrés, par un vaste delta de 3750 kms carrés.

La Roumanie, donc, une histoire récente tragique, une langue proche, des émigrés surexploités, des tziganes expulsés, une grande poésie – qui nous a offert quelques-uns de nos meilleurs poètes et écrivains (Tristan Tzara, ou Gherasim Luca, ou Ionesco, pour ne citer qu'eux !).

Et une véritable cuisine, méditerranéenne en diable, avec ses fromages de brebis, ses coulis de tomates, ses aubergines farcies, sa bouillie de maïs, la « mamaliga » - la « polenta » de ma jeunesse -, avec ses originalités, le caviar, par exemple, dont elle est le deuxième ou le troisième producteur européen, après l'Ukraine et la Russie.

Et, donc, l'esturgeon.

Comme l'anguille ou la lamproie, et bien d'autres animaux des océans et des mers, l'esturgeon navigue entre les eaux salées, les eaux douces, les eaux presque douces, les eaux mêlées...

L'esturgeon et l'estuaire du Danube, le Danube Noir.

L'esturgeon, donc, mais pas seulement l'esturgeon, la recette appréciée, il y a bien longtemps, comprenait également d'autres poissons du delta, pris le même jour, des poissons assez forts, de ceux qu'on sert à l'assiette, avant le bouillon, et qui se découpent.

### La ciorba, la soupe, d'esturgeon, et plus

Prendre l'esturgeon comme il convient, ni trop énorme - il peut atteindre les cinq à six mètres de long, et plus, et peser jusqu'à 1500 kilos – pas trop jeune – la chair n'est pas assez faite – et d'autres poissons du voisinage ; dans une large marmite, profonde, environ deux litres d'eau, mettre sur le feu, avec un bel oignon tranché, un peu de sel, un petit piment ; dès la première ébullition, pas trop violente, baisser la flamme, puis ajouter l'esturgeon en solides portions et, un instant plus tard, deux/trois minutes, les autres poissons, quantité à convenance, mais pas moins de trois à quatre kilos ; laisser venir en douceur, entre 10 et 12 minutes, sous surveillance ; ajouter alors quelques cuillerées de vinaigre de vin, rouge, à mon goût.

Sortir les poissons, ajouter deux gousses d'ail écrasées et un nouveau tout petit piment dans le bouillon, hors du feu, bien touiller, remettre le poisson deux minutes dans la marmite, avec ce bouillon relevé.

Servir les poissons, puis le bouillon – éventuellement sur quelques tranches fines de pain rassis ; pour quatre à cinq personnes.

Et mes remerciements à la poète Magda Carneci, qui m'a confié une recette d'aujourd'hui, une recette de proximité, par les façons et par le goût, et sur laquelle mes souvenirs se sont appuyés.

J'aime tant le hareng - les oeufs du hareng ne valent pas ceux de l'esturgeon, certes - mais j'aime tant le hareng, j'aime pourtant tant le hareng que je me prive d'en manger pour ne pas qu'il disparaisse !

